

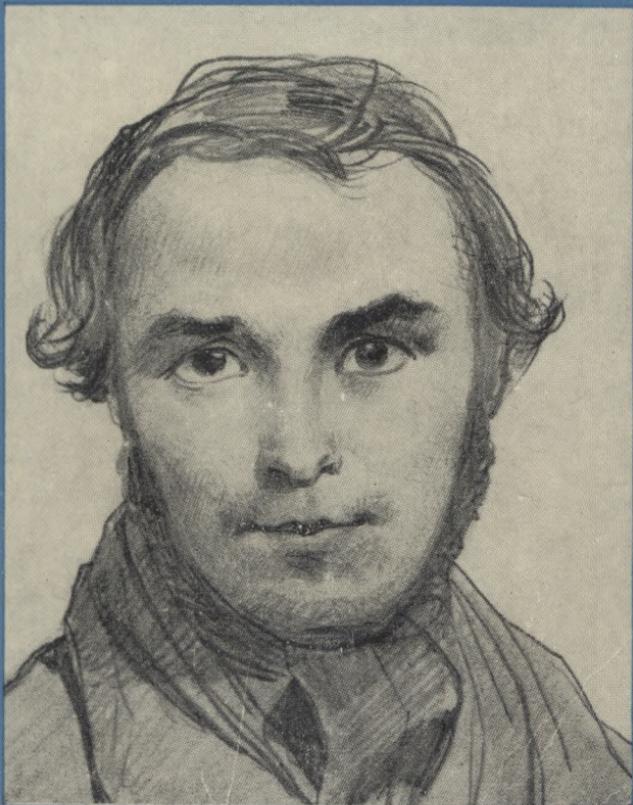
TARASS CHEVTCHENKO

POÈTES d'aujourd'hui •

PRÉSENTÉ PAR
GUILLEVIC
PRÉFACE DE
M. RILSKY
A. DEÏTCH

★

PIERRE
SEGHERS
ÉDITEUR



TARASS CHEVTCHENKO

*IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
huit exemplaires sur Alfamarais marqués A à H
qui constituent l'édition originale.*

POÈTES
d'AUJOURD'HUI

110

TARASS CHEVTCHENKO

par MAXIME RILSKY *et* ALEXANDRE DEITCH

Préface, traduction et choix de texte de GUILLEVIC

Bibliographie, portraits, fac-similés

PS
EDITIONS PIERRE SEGHERS
PS

COLLECTION UNESCO D'OEUVRES REPRESENTATIVES
SERIE EUROPEENNE

Cet ouvrage a été publié en vertu d'un accord conclu entre l'Unesco et le Gouvernement de la République Socialiste Soviétique d'Ukraine.

La présente traduction a été faite par M. Guillevic aidé par M. Wladyslaw Pelc, sur la base d'une version littérale procurée par la Commission Nationale de l'Ukraine pour l'Unesco, qui a également assuré le choix des textes du recueil.

TOUS DROITS DE REPRODUCTION, D'ADAPTATION
ET DE TRADUCTION RESERVES POUR TOUS PAYS.

© 1964 BY PIERRE SEGHERS, EDITEUR, PARIS.

IMPRIME EN FRANCE.

VIE ET ŒUVRES
DE TARASS CHEVTCHENKO

ÉVÉNEMENTS LITTÉRAIRES, ARTISTIQUES
ET HISTORIQUES

(Tableau Synoptique)

CHEVTCHENKO
VIE ET DATES DE PARUTION
DE SES ŒUVRES

EVENEMENTS DE LA LITTÉRATURE
RUSSE

1814 Naissance, le 8 Mars, à Mornitz, près
de Kiev.

Naissance de Lermontov, Bakounine.

1815

1816

1817

1818

Naissance d'Ivan Tourguéniev.

1819

1820

Naissance d'Afanasi Fet, Alexeï Pisemski.

1821

Naissance de F. Dostoïevski.

1822

1823

Naissance d'Alexandre Ostrovski.
Eugène Onéguine (Pouchkine).

1824

1825

Naissance d'Alexeï Plechtchéev.
Malheur d'être trop intelligent (Griboïé-
dov).

1826

EVENEMENTS DE LA LITTERATURE
MONDIALE

Waverley (Scott).
Le Corsaire (Byron).

Naissance de Charlotte Brontë.

Mort de Mme de Staël.

Naissance d'Emily Brontë, Joseph Roumanille.

Naissance de George Eliot, Gottfried Keller, Herman Melville, John Ruskin, Walt Whitman.

Naissance de Baudelaire, Flaubert.

Mort de P.B. Shelley.

Naissance d'Ernest Renan, Sandor Petöfi.

Mort de Byron.
Naissance de Dumas fils.

Naissance de Maurus Jókai.
I promessi sposi (Manzoni).

EVENEMENTS MONDIAUX

Congrès de Vienne. Exil de Napoléon I^{er}.
Restauration des Bourbons en France.

Les Cent Jours. Deuxième exil de Napoléon I^{er}.
La « Sainte Alliance ».

Naissance de Karl Marx.

Bolivar commence la guerre d'indépendance
des pays hispano-américains contre l'Espagne.

Naissance de Friedrich Engels.

Mort de Napoléon I^{er}. Révolution grecque
contre la Turquie (1821-1829).

Naissance de Louis Pasteur.

Accession de Charles X au trône.

Mort d'Alexandre I^{er}. Accession au trône de
Nicolas I^{er}. Soulèvement des Décembristes.

Naissance de Wilhelm Liebknecht.

CHEVTCHENKO
VIE ET DATES DE PARUTION
DE SES ŒUVRES

EVENEMENTS DE LA LITTERATURE
RUSSE

1827		Naissance de Saltykov-Chtchedrine.
1828		Naissance de Léon Tolstoï, N. Tchernychevski.
1829	Nommé laquais chez son maître, Engelhardt.	Mort d'Alexandre Griboïédov.
1830	A Vilno.	
1831	A St-Petersbourg.	Naissance de Nikolaï Leskov. <i>Boris Godounov</i> (Pouchkine).
1832	Etudes de dessin.	
1833		
1834		Naissance de Marko Vovtchok.
1835		<i>Tarass Boulba</i> (Gogol).
1836		<i>L'Inspecteur</i> (Gogol). <i>La Fille du Capitaine</i> (Pouchkine).
1837		Mort de Pouchkine. <i>Sur la mort de Pouchkine</i> (Lermontov).
1838	Libéré du servage au prix de 2.500 roubles ; admis à l'Académie des Arts.	
1839		<i>Le Démon</i> (Lermontov).
1840	<i>Kobzar</i> (poésies).	<i>Le Héros de notre temps</i> (Lermontov) ; <i>A qui la faute ?</i> (Herzen).

EVENEMENTS DE LA LITTERATURE
MONDIALE

Mort de William Blake.

Naissance d'Henrik Ibsen, Jules Verne.

Naissance de Frédéric Mistral.
Le Rouge et le Noir (Stendhal), *La Comédie humaine* (Balzac), *La Curée* (A. Barbier).

Mort d'Hegel.
Notre-Dame de Paris (V. Hugo).

Naissance de Björnstjerne Björnson.

Mort de Goethe, Walter Scott.

Pan Tadeusz (Mickiewicz).

Naissance de Mark Twain.
Contes (H.C. Andersen).

Naissance de Giosuè Carducci.
Pickwick Papers (Dickens).

Mort de Giacomo Leopardi.

Naissance d'A. Sully-Prudhomme, Paul Cézanne.

Naissance d'Alphonse Daudet, Zola, Giovanni Verga.

EVENEMENTS MONDIAUX

Intervention anglo-franco-russe contre Turcs et Egyptiens (guerre de libération de la Grèce).

Révolution de Juillet. Accession de Louis-Philippe au trône. Révolte militaire à Varsovie (1830-1831).

Accession de la Reine Victoria au trône.

Guerre de l'opium (l'Angleterre contre la Chine, 1838-1842).

CHEVTCHEV VIE ET DATES DE PARUTION DE SES ŒUVRES	EVENEMENTS DE LA LITTÉRATURE RUSSE
1841 <i>Les Gaïdamak</i> (poème).	Mort de Lermontov.
1842 <i>Nikita Gaïdaï</i> (extr.), <i>L'aveugle</i> .	<i>Les âmes mortes</i> , <i>Le manteau</i> (Gogol).
1843 Visite en Ukraine.	Naissance de Gleb Ouspenski.
1844 Retour à St-Petersbourg, <i>Le rêve</i> , <i>Caucase</i> , <i>Gamalia</i> (poèmes), <i>L'Ukraine pittoresque</i> (eaux-fortes).	Mort d'Ivan Krylov.
1845 Sort de l'Académie des Beaux-Arts. Va à Kiev.	
1846 Entre dans la confrérie révolutionnaire « Cyrille et Méthode ».	<i>Pauvres gens</i> , <i>Le double</i> (Dostoïevski).
1847 <i>Trois ans</i> (poèmes) ; Mars : arrestation des membres de la confrérie ; déportation à Orsk.	Exil d'A. Herzen ; <i>Une histoire ordinaire</i> (Gontcharov).
1848 Expédition à la Mer d'Aral.	
1849 Retour à Orenbourg ; nouvelle déportation à Novopetrov.	Exil de Dostoïevski, Plechtchév.
1850	
1851 Expédition aux Montagnes de Karatau ; Écrit des œuvres en prose (dont la publication n'a eu lieu que dans les années 80).	

EVENEMENTS DE LA LITTERATURE
MONDIALE

EVENEMENTS MONDIAUX

Mort de Stendhal.

Mort de Friedrich Hölderlin.

Naissance d'Anatole France, Paul Verlaine,
Friedrich Nietzsche.

Dialektischer Materialismus (Marx).

Naissance d'Henryk Sienkiewicz.

Mort d'Emily Brontë, Chateaubriand.

Révolution de Février (France). Louis-Napoléon Bonaparte élu Président de la II^e République. Révolution de Mars (Allemagne). Révolution d'Octobre (Autriche). *Manifeste communiste* (Marx-Engels). Parlement de Francfort. Mouvements révolutionnaires en Hongrie et en Bohême.

David Copperfield (Dickens).

Naissance de Strindberg.

Mort de Petöfi, E.A. Poe.

Naissance de Pierre Loti, Guy de Maupassant,

R.L. Stevenson.

Mort de Balzac, Wordsworth.

Exile de Victor Hugo.

Mort de J. Fenimore Cooper.

Moby Dick (Melville).

Uncle Tom's Cabin (Stowe).

Coup d'Etat du Président Louis-Napoléon Bonaparte (France).

CHEVTCHENKO
VIE ET DATES DE PARUTION
DE SES ŒUVRES

EVENEMENTS DE LA LITTERATURE
RUSSE

1852		<i>Notes d'un chasseur</i> (Tourguéniev) ; <i>Enfance</i> (L. Tolstoï). Mort de Vassili Joukovski, Gogol.
1853		Naissance de Vladimir Korolenko.
1854		<i>Adolescence</i> (L. Tolstoï).
1855		<i>Esquisses du Caucase</i> (L. Tolstoï). <i>Oblomov</i> .
1856		<i>Chronique de famille</i> (Aksakov). Naissance d'Ivan Franko.
1857	Le 2 Août : libération ; à Nijni-Novgorod du 20 Septembre au 18 Mars 1858.	<i>Jeunesse</i> (L. Tolstoï).
1858	<i>Les Néophytes</i> (poèmes) ; Mars : Rentrée à St-Petersbourg par Moscou.	<i>Contes populaires</i> (Marko Vovtchok). <i>Mille âmes</i> (Pisemski).
1859	Dernière visite en Ukraine ; nouvelle ar- restation et défense d'habiter l'Ukrai- ne ; retour à St-Petersbourg.	Mort de Sergeï Aksakov ; retour d'exil de Dostoïevski ; <i>Bonheur familial, Les trois mort</i> (L. Tolstoï) ; <i>Un nid de gentilshommes</i> (Tourguéniev).
1860	Nommé Académicien de la gravure ; nouvelle édition du <i>Kobzar</i> .	Naissance d'Anton Tchékhouv.
1861	Le 10 Mars : mort de Chevtchenko à St-Petersbourg.	<i>Humiliés et offensés</i> (Dostoïevski).
1862		

EVENEMENTS DE LA LITTERATURE
MONDIALE

EVENEMENTS MONDIAUX

Naissance d'Arthur Rimbaud.

Napoléon III couronné Empereur des Français.

Mort d'Adam Mickiewicz.
Leaves of Grass (Whitman).

Guerre de Crimée (La Russie contre la France, la Turquie et l'Angleterre, 1853-1856).

Mort d'Henri Heine.
Naissance de G.B. Shaw.

Accession d'Alexandre II.

Mort de Béranger, Musset.
Naissance de Joseph Conrad.
Fleurs du Mal (Baudelaire).
Madame Bovary (Flaubert).

Naissance de Selma Lagerlöf.

Mort de Washington Irving.
Mireille (Mistral).

Début de la guerre d'indépendance de l'Italie (1859-1860).

Naissance de Rabindranath Tagore.

Guerre de Sécession (U.S.A.) (1860-1865).

Les Misérables (Hugo).

Abolition du servage par Alexandre II.
Abolition de l'esclavage aux U.S.A. par Abraham Lincoln.

TARASS CHEVTCHENKO

par

GUILLEVIC

PREFACE

Tarass Chevtchenko est fort peu connu en France. Le nom de celui qui est considéré comme le grand poète de l'Ukraine et le fondateur de la nouvelle littérature ukrainienne ne figure pas au *Nouveau Petit Larousse Illustré*.

Pour se documenter sur lui, il faut avoir recours à des sources étrangères, particulièrement à l'*Encyclopédie Soviétique*. Une heureuse exception, cependant : les pages qu'Aragon lui a consacrées dans son livre publié en 1955 aux Editions Denoël : *Littératures Soviétiques*.



Quelle que soit l'opinion que l'on professe sur l'importance, pour la connaissance de l'œuvre d'un poète, des événements de sa vie, force est d'admettre que pour Chevtchenko l'évocation de ces événements est indispensable. C'est que chez lui l'activité artistique et l'action sont indissociables. Je parle d'activité artistique parce que Chevtchenko fut non seulement poète — et romancier et auteur dramatique — mais peintre. Il semblerait même qu'il ait considéré (et ses contemporains avec lui) que d'abord et surtout il était peintre.

Peintre ou écrivain, il vécut pour l'indépendance de l'Ukraine démocratique, et, pour cette cause, il ne cessa d'agir en révolu-

tionnaire conséquent, participa à des organisations et des mouvements patriotiques. Il connut la prison, l'exil, la surveillance policière et l'interdiction de peindre et d'écrire.

Sa courte vie (1814-1861) fut bien remplie. On ne peut qu'être étonné par l'abondance de ses œuvres : ses très nombreux poèmes, dont certains sont fort longs (des milliers de vers), deux drames historiques, une vingtaine de romans, et ses dessins et ses tableaux, malgré le temps consacré à l'action et les années de prison et de forteresse. Une grande flamme était en lui ; l'enthousiasme l'a porté à travers sa vie.

Comme d'autres poètes de son temps, comme Mickiewicz, comme Petöfi, il apparaît à son peuple, il apparaît dans l'histoire en poète et en héros, plus exactement peut-être en héros-poète.

**

*Pourquoi suis-je né dans ce monde ?
Pourquoi tant aimer mon Ukraine ?*

(Un Moine).

L'Ukraine ! Toujours l'Ukraine. Elle est présente partout dans les poèmes de Chevtchenko, comme elle l'était dans ses pensées.

Présence physique de son territoire, de la plaine, du Dniepr qui, avec ses îles, ses récifs, le vent sur ses eaux, est comme une personnification de l'Ukraine vivante ; présence des villages, des chaumières, des kourgans, ces éminences tumulaires.

Présence de ses traditions populaires, de son histoire, de l'aujourd'hui ; espoir et inquiétude pour son avenir.

Toute l'œuvre du poète a ses assises dans l'histoire de son peuple, de son peuple luttant pour son indépendance contre les rois de Pologne, les sultans de Turquie, les tsars de Russie. Toute son œuvre est une exaltation de l'héroïsme cosaque. Elle

est pleine de bruit et de fureur, pleine de batailles, de violences, de sang, d'incendies, de larmes, d'invectives, d'appels.

La poésie de Chevtchenko est souvent une poésie épique. Épiques, non seulement ses longs poèmes-récits évoquant les exploits passés des Ukrainiens, comme *Les Gaidamaks* dont le sujet est emprunté à l'insurrection paysanne de l'Ukraine en 1768, mais aussi des poèmes moins longs, comme *Gamalia*, ce récit de l'expédition des Cosaques partis arracher aux Turcs leurs frères prisonniers. Il est aussi de courts poèmes où le lyrisme personnel rejoint un souffle d'épopée, le souffle de la lutte et de la souffrance de l'Ukraine.

Si Chevtchenko est un conteur, le plaisir de raconter une histoire n'est pas son principal mobile. Il est clair que dans chaque récit Chevtchenko projette ses préoccupations actuelles, que chaque poème est écrit à la lumière de celles-ci, que ces poèmes doivent servir le patriotisme ukrainien, fonder l'espoir et l'action du peuple ukrainien ; le passé garantit l'avenir.

Aux yeux de Chevtchenko, l'épopée est écrite par le peuple ukrainien, pour lui, pour son action libératrice.

Comme font les auteurs d'épopée, Chevtchenko s'est servi des récits historiques, des contes populaires, des légendes, des poèmes transmis par la tradition orale, par les kobzars. Et il a tout refondu au feu de sa forge.

**

Il veut une Ukraine indépendante. Il appelle le peuple à s'unir, à lutter. « Levez-vous » « Fraternisez ! » « Brisez vos chaînes ! » « Aiguissez la hache ! ». Ces expressions reviennent constamment. Il sait que la liberté n'est pas octroyée, qu'elle doit être conquise par le peuple. Il l'aime, ce peuple, qui est son espoir, sa passion ; mais il n'est pas sans clairvoyance à son égard, pas sans impatience non plus ; il va jusqu'à le traiter de lâche, d'imbécile,

vautré qu'il est dans la mare de l'esclavage. Il a une grande tendresse pour ses compagnons de lutte : Kostomarov, Jacob de Ballemine...

Ses ennemis sont les tyrans quels qu'ils soient, les rois et les seigneurs de Pologne, les sultans de Turquie, et surtout le tsar de Russie. Au tsar va sa plus forte haine, pour lui sont ses plus violentes invectives. Il n'épargne pas non plus les seigneurs ukrainiens, plus attachés à leurs biens, à leurs privilèges, qu'à leur pays.

L'église est aussi un ennemi. Elle est l'alliée des puissants, elle trompe le peuple.

A l'égard de Dieu, les sentiments de Chevtchenko ne sont pas simples. Il refuse le Dieu de l'église ; son Dieu est plutôt celui de Rousseau, de Lamartine ; il est bon, mais comment laisse-t-il commettre de pareils crimes ? est-il aveugle, ignorant, impuisant ? a-t-il partie liée avec les seigneurs ? En tout cas, il ne suffit pas de s'en remettre à Dieu, il faut agir.

Récits, évocations, appels à l'action, recommandations, confidences, les poèmes de Chevtchenko sont des rêves éveillés. Il n'y a pas plus rêveur que cet homme d'action. Est-ce lui qui rêve ? Est-ce l'Ukraine ? Est-ce le Dniepr ?

*Et de moi-même à moi si grande est la distance
Que je ne comprends plus ce que dit l'innocence...*

Ces vers d'Alfred de Vigny sont le négatif même de Chevtchenko. De lui-même à lui, il n'y a pas de distance. Quel poète a plus « d'innocence » ? Pas de distance entre lui et lui, et non plus entre lui et son peuple, entre lui et sa parole. Pas d'humour entre lui et lui (de l'ironie, certes, oui ! à l'égard des puissants !). Il croit entièrement, sans la moindre réserve, en

ce qu'il est, en ce qu'il pense, en ce qu'il fait, en ce qu'il écrit. En ce sens, Chevtchenko est ce poète « naïf » dont rêvait Goethe.

C'est peut-être alors que la poésie est « faite par tous ». Quand l'un rêve les rêves de tous, sait qu'il les rêve, quand il les dit, sans la « distance »... sait qu'il les dit. Le poète alors ne fait sans doute que rêver mieux, plus fort, plus loin, plus précis et rêver en paroles, dans son langage qui est en puissance le langage de son peuple, le langage qui sera celui de son peuple.

Le langage de Chevtchenko a la simplicité qu'il devait avoir. Il est frais et neuf. Son langage s'adapte au mouvement des poèmes. Car ces poèmes sont pleins de mouvement ; leur allure varie, mais, le plus souvent, ils sont rapides. Il n'y a pas de temps à perdre. Il faut aller au but, le plus vite possible.



Un serf, un autodidacte, un « kobzar ». Un barde donc, primitif, naïf. Un poète très loin de nous, tellement différent.

Est-ce bien sûr ? Est-ce toujours vrai ?

Certes, Chevtchenko est marqué par son époque ; son esthétique est celle de son temps. On craignait moins alors les longueurs, les répétitions. Ce qui peut nous paraître lieux communs avait alors besoin d'être proféré. Et si la pensée ne nous paraît pas toujours claire, n'oublions pas qu'il y avait la censure. Et puis, il y a le jeu verbal, la rime, cette beauté des vers dont la présente traduction ne donne pas l'équivalent.

Reste le sauvage, le cruel, le tendre Tarass quand il est lui-même et la voix, qui vient de loin dans le temps, de sa terre incarnée en lui. Alors, l'abrupte poésie, cet accent rauque et impérieux, ces raccourcis, tout à coup cette ouverture sur des profondeurs qu'il est comme étonné d'entrevoir. Il y a sa fougue,

son élan, il y a aussi dans les récits cette espèce d'incohérence qui tient des rêves, des cauchemars, qui est celle des très vieux poèmes épiques, où se manifeste quelque chose que la poésie moderne cherche à faire apparaître.

On peut trouver longs ou confus certains poèmes, certains récits. Mais prenons par exemple *Gamalia*, cette courte épopée sauvage, brutale, avec son puissant et discret merveilleux cosmique ; prenons *Perebendia*, cette fière et mélancolique complainte du Kobzar perdu dans la nature, dans la solitude, dans ses rêves et dans ses chants. Prenons de courts poèmes qui sont des cris, comme le très noble et violent, et si humain *Testament*, d'autres où se fondent si parfaitement le lyrisme personnel et les préoccupations révolutionnaires. Et prenons des chansons, des ballades comme *Oh ! Les Trois Chemins* ou *J'allais avoir treize ans*, cette merveille de fraîcheur.

**

Ce que je dis de la poésie de Chevtchenko, je l'ai appris en le traduisant. Il n'y a pas, je crois, de meilleur moyen pour connaître un poète que de le traduire. Même quand, et c'est ici mon cas, le poète traducteur ne connaît pas la langue du poète traduit. Mon expérience rejoint ici celle d'autres poètes contemporains et me permet de croire que l'on peut honnêtement (et l'honnêteté poétique ne peut être confondue avec l'honnêteté... linguistique) traduire un poète sans connaître sa langue, à la condition de faire, par symbiose avec un amateur de poésie connaissant les deux langues, un traducteur unique en deux personnes, tâtonnant, avançant mot par mot, vers par vers, image par image... Mais, après tout, les lecteurs apprécieront, en l'occurrence, et j'ai sûrement tort de me vanter, quand les moyens sont donnés de me contredire...

Ceci supposé admis, comment traduire Chevtchenko ? Traduire c'est chercher à donner un équivalent, aussi proche que possible de l'original. Il faut abandonner le moins possible, mais fatalement on ne peut tout garder. Ici, par exemple, on ne peut rendre dans notre français moderne le caractère de langue arrivant à maturité qu'a le texte original : souvenons-nous que Chevtchenko a fixé la langue littéraire ukrainienne.

Il m'a semblé que l'essentiel à conserver était, en plus, bien sûr, du contenu discursif des poèmes (ce qui aurait pu être dit en prose) :

- le ton de ces poèmes,
- leur mouvement.

Le ton, c'est-à-dire ce que j'ai cherché à exprimer du caractère primitif, « naïf », des poèmes, cette plénitude qu'ils ont et qui fait que, malgré parfois des redites et de la prolixité, ces poèmes sont des corps jeunes, robustes. Plus, le ton propre à chacun d'eux, sa nuance de violence, de tendresse, de mélancolie, de malice, etc..., en somme la coloration de chacun des rêves que sont, je l'ai dit, ces poèmes.

Le mouvement : Chevtchenko rompt fréquemment le rythme, varie le mètre pour accélérer la marche ou la ralentir. Peut-être une course plus qu'une marche. Ou une danse. Il m'a semblé qu'il fallait courir, danser avec lui.

Pour garder le ton et le mouvement, quelle versification adopter ? La langue française ne permet pas de garder le rythme basé sur l'alternance des voyelles accentuées et des voyelles atones. Il m'a semblé qu'il fallait proscrire le vers libre, c'est-à-dire non syllabique, trop « intellectuel », incompatible avec l'allure de récit et de chant qu'ont, en général, les poèmes, avec ce chant romantique qui s'inspire, aussi bien pour la forme, de la poésie populaire ukrainienne. Je ne pouvais

envisager de conserver la rime. On peut toujours rimer, mais c'est chaque fois au détriment d'autre chose ; ici, moins au détriment sans doute de la fidélité littérale qu'à celui du mouvement, du naturel des poèmes. Pour rimer sans être trop infidèle au texte, combien il aurait fallu de contorsions, d'inversions, d'arrêts, de rejets, etc... et le naturel était perdu !

J'ai donc retenu le vers syllabique sans rime, le vers dit « blanc », de mètres divers pour être aussi près que possible de l'allure du chant original, changeant de mètre, pour cette raison, à l'intérieur d'un même poème, puisque Chevtchenko passe fréquemment du vers court au vers plus long et inversement pour des laisses de longueurs différentes, quelquefois pour quelques vers, pour deux vers même. J'ai le plus souvent usé du vers de six et surtout de celui de huit pieds, quelquefois de celui de sept pieds, plus insolite, et des vers de dix et de douze, pour les passages en général graves, recueillis. Les chansons populaires dont Chevtchenko s'est inspiré sont souvent de huit et de dix pieds — ou accents. J'ai évité les hiatus, sans les exclure quand ils s'imposaient pour la force du vers... ou quand je n'ai pas su les éviter.

J'ai autant que possible traduit vers par vers ou groupe très limité de vers par groupe de vers (ce qui me donnait une indication pour le mètre à retenir). Cependant, le français, langue sans déclinaisons, demande plus de sons que l'ukrainien pour dire la même chose, si bien que le plus souvent les poèmes traduits comportent plus de vers que l'original, ce que rendait possible le non emploi de la rime.

Pour la traduction des termes proprement ukrainiens, j'ai hésité. J'ai gardé par exemple *kobza* et *kobzar*, *sitch* (des Zaporogues), je n'ai pas gardé *kourgan*, tertre tombal, bien que ce mot se trouve dans le Littré. J'ai pensé qu'il fallait conserver les termes étrangers généralement connus des lecteurs cultivés

ou sans équivalent, comme kobza (qui n'est pas une vielle, bien que lui ressemblant). J'ai très peu usé des notes, sauf pour quelques noms de l'histoire et de la géographie, puisqu'il s'agissait de faire connaître le poète Chevtchenko, et qu'en conséquence la traduction tend à donner des poèmes de Chevtchenko un équivalent poétique et non à constituer un document pour l'histoire de ce temps-là.

Il faut encore dire un mot des poèmes retenus pour le présent choix. Etant donné le nombre de pages dont on disposait, on ne pouvait guère choisir les longs poèmes comme *Les Gaïdamaks*. Il a semblé préférable d'opter pour la diversité. C'est pourquoi ont été retenus quelques poèmes de longueur moyenne : *Gamalia*, *Le Forçat*, *Caucase*, qui ont le même ton que des poèmes plus longs. Et pour le reste ont été retenus des poèmes de longueurs diverses, de façon à ce que les différents types de poèmes y soient représentés : poèmes « byroniens », récits, ballades, apostrophes, invectives, méditations, élégies, chansons, etc...

Pour le classement des poèmes, il a paru préférable de placer en tête les poèmes les plus proches (apparemment...) du lecteur français d'aujourd'hui et de réserver la dernière partie du choix aux autres poèmes, qui sont plutôt les longs récits.

Il est d'ailleurs facile de reconstituer l'ordre chronologique des poèmes puisqu'à la suite de chacun d'eux est indiquée la date à laquelle il a été écrit.

**

En entier ou en partie, l'œuvre de Chevtchenko est traduite en russe, en polonais, en tchèque, en hongrois, en allemand, en anglais. Elle a droit à l'audience de la France. Puisse la présente traduction contribuer à la faire connaître ici.

**

Je tiens à dire que cette traduction doit beaucoup à M. Pelc, historien et homme de lettres, connaisseur de l'œuvre de Chevtchenko et de son époque. Son concours m'a été précieux pour la rédaction de cette préface et pour la traduction des poèmes ; j'ai tiré grand profit de ses observations et de ses conseils. Je lui exprime ici ma reconnaissance.

TARASS CHEVTCHENKO

par

MAXIME RILSKY et ALEXANDRE DEÏTCH

Les années et les siècles passent, les générations se succèdent, leur caractère, leurs coutumes, leurs croyances, leurs points de vue changent, mais les grandes œuvres d'art restent ; elles survivent à leurs créateurs, se modifiant avec les siècles. Les vies qu'elles ont décrites se sont depuis longtemps estompées dans le passé, tandis que leur message reste tourné vers l'avenir. L'œuvre du grand poète du peuple ukrainien, Tarass Grigorievitch Chevtchenko, fait partie de ce grand héritage universel.

Non loin de la ville antique de Kiev, sur la montagne verdoyante près de Kaniev, se dresse la statue de bronze du poète. Sa tombe s'élève au-dessus du Dniepr. On peut la voir du bateau, en même temps que du regard on suit les collines en fleurs, les villages pittoresques que le grand poète ukrainien aima tant et qu'il chanta inlassablement.

A trente ans, bien avant sa mort, Chevtchenko écrivait dans son « testament » :

*Quand je serai mort, mettez-moi
Dans le tertre qui sert de tombe
Au milieu de la plaine immense,
Dans mon Ukraine bien-aimée,
Pour que je voie les champs sans fin,
Le Dniepr et ses rives abruptes
Et que je l'entende mugir.*

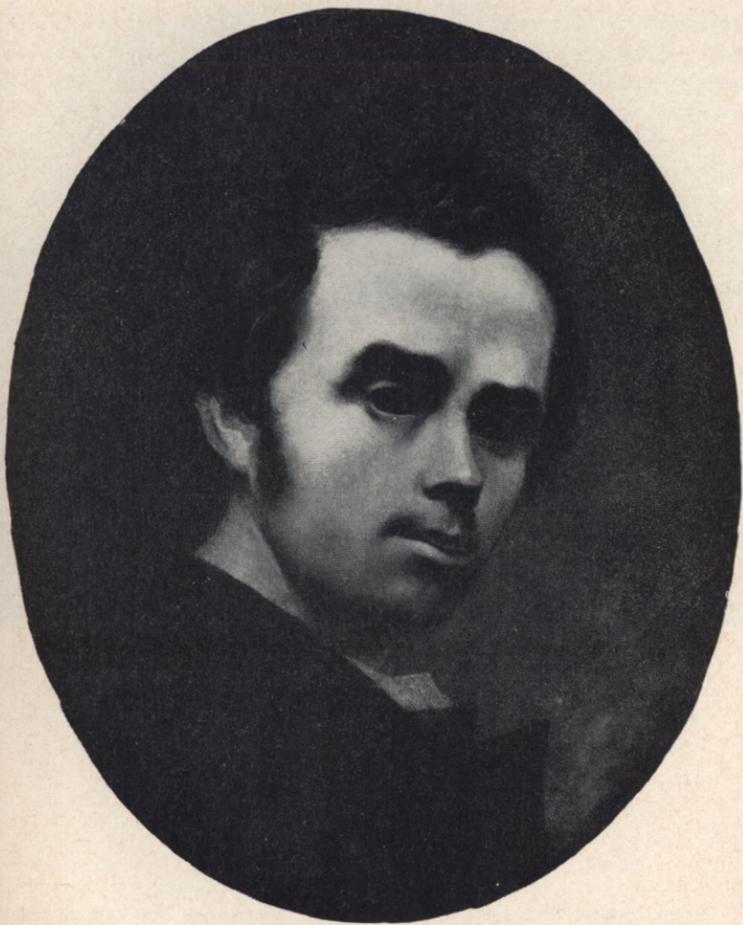
Des plaines interminables s'étendent dans le lointain et, au-dessous de la statue gigantesque, grondent les vagues du large fleuve, dont les crêtes se soulèvent et déferlent avec un bruit sourd contre la berge.

De la rumeur des vagues montent des voix pleines de colère et de haine : c'est le peuple qui se soulève contre ses oppresseurs, rompt ses fers et, libre, se précipite en avant vers une vie nouvelle et heureuse... Les poèmes, jaillissant de son cœur agité, s'adressent pour toujours au peuple :

..... *levez-vous,*
Brisez enfin, brisez vos chaînes,
La liberté, arrosez-la
Avec le sang de l'ennemi.
Plus tard dans la grande famille,
La famille libre et nouvelle,
N'oubliez pas de m'évoquer
Avec des mots doux et paisibles.

Cet appel brûlant à l'union et à l'amitié de tous les peuples résonna il y a plus de cent ans. Chevtchenko vécut à une époque lugubre. Le génial poète russe Pouchkine, persécuté par la noblesse de cour, mourut en duel. Lermontov et d'autres écrivains et hommes d'avant-garde en Russie connurent un destin à peu près semblable. L'absolutisme les envoya au bagne, les enferma en prison, les mena à une mort prématurée. Le destin de Chevtchenko fut aussi tragique. Serf pendant les vingt-quatre premières années de sa vie (1814-1838), il subit les coups, les injures et le despotisme de son maître.

Chevtchenko vécut en exil comme simple soldat pendant plus de dix ans (de 1847 à 1857) dans les lointaines steppes de l'Aral, des régions de la Caspienne et de l'Orenbourg. Bien que le tsar



Tarass Chevtchenko par lui-même vers 1840.



(Домъ Улебенко)
въ селѣ Улебенко.

Chaumière des parents du poète. Crayon daté de 1843.

Nicolas 1^{er} lui eût interdit personnellement d'écrire et de dessiner, il créa, pendant les années d'exil et de service militaire, une œuvre pleine de force révolutionnaire et de courage indomptable. Au moment de l'enquête, il écrivait dans une casemate humide de la section III de la propre chancellerie de sa majesté impériale. Il écrivait encore dans les steppes brûlées derrière les remparts d'Orsk, et dans la lointaine forteresse de Novopotrov, sur la rive désolée de la mer Caspienne. Il confectionnait lui-même de petits cahiers qu'il cachait dans ses bottes. On lit dans l'autobiographie de Tarass Chevtchenko : « L'histoire de ma vie constitue une part de l'histoire de mon pays ». Ces mots expliquent le sens de sa vie, de son activité sociale.

ENFANCE

Tarass Grigorievitch Chevtchenko naquit le 9 Mars 1814 dans le village de Mornitz, près de Kiev. Il était fils d'un paysan serf et appartenait, comme toute sa famille, au propriétaire foncier Engelhardt. Celui-ci possédait aussi le village de Kirillovka où se rendit la famille Chevtchenko peu après la naissance de Tarass.

Dès son enfance, Tarass Chevtchenko, petit garçon impressionnable et réfléchi, connut la pauvreté, les privations, l'oppression insupportable du servage. Lorsqu'il perdit sa mère à l'âge de neuf ans, son père, resté seul avec cinq enfants, se remaria. L'esprit rêveur, le caractère ardent de Tarass irritaient tout particulièrement sa belle-mère, femme méchante et de peu de cœur. Deux ans plus tard, le père de Tarass mourut à son tour et le petit garçon resta orphelin. Devenu homme, le poète écrivit :

*Ne supporta pas son destin
Et mourut comme un serf...*

Très jeune, Tarass se passionna pour la science, la musique et le dessin. Il était sensible à la clarté et à la gaieté du paysage ukrainien. Le canton de Zvenigorod dans le district de Kiev, où

vivait la famille Chevtchenko, était célèbre pour ses sites pittoresques. Plus tard, en évoquant son enfance, Chevtchenko aimait à décrire sa pauvre vieille maison, le pommier aux fruits rouges, le coteau proche, le jardin et le paisible ruisseau qui murmurait dans la vallée, et, derrière le village, la steppe où se détachaient en noir les tertres funéraires des cosaques ukrainiens.

Cependant, si les poèmes lyriques (*A.O. Kozatchkoski - J'avais alors treize ans - Nous avons autrefois grandi ensemble*, d'autres encore) dépeignent admirablement la nature ukrainienne, l'originalité incomparable des villages et des steppes parsemées de tertres funéraires, cette Ukraine colorée et ensoleillée sert de toile de fond aux tableaux de la servitude, au « pauvre moujik qui ne sourit pas » et qui « entouré d'une nature magnifique, éternellement souriante, chante sa chanson sincère et triste dans l'espoir d'une existence meilleure ».

Les œuvres autobiographiques de Chevtchenko (poèmes lyriques et récits) rappellent qu'à cette époque le petit Tarass, à moitié nu et affamé, errait sur la terre natale de Kirillovka, à la recherche d'un refuge et d'un morceau de pain noir.

Aux auteurs d'élégies et d'idylles qui chantaient la douceur de vivre dans les villages ukrainiens, Chevtchenko répondait : « Dans ce pays où j'ai grandi dans une chaumière, et dans le paradis — j'ai vu l'enfer... ».

*Je ne sais pourquoi l'on dit
Que c'est un paradis tranquille
La chaumière dans le bosquet.
Jadis dans pareille chaumière,
J'ai souffert, j'ai versé des larmes,
Ce furent mes premières larmes.
Je me demande s'il existe
Dans l'univers un mal féroce*

*Qui ne fût dans cette chaumière
Que l'on appelle un paradis.
Je ne l'appelle pas ainsi
La chaumière dans le bosquet,
Située au bout du village
Sur les bords de l'étang limpide,
Ma mère m'y donna le jour,
Elle y chantait en me langeant,
Et faisait couler sa tristesse
Sur son enfant. Dans ce bosquet,
Dans la chaumière-paradis,
J'ai vécu l'enfer, l'esclavage,
Le dur travail ; même le temps
Manquait pour dire des prières
C'est là que ma mère chérie,
Toute jeune encore mourut
De misère et de dur travail.*

Malgré une vie difficile « le petit garçon blond et en forme de cube » — ainsi que se décrivait Chevtchenko lui-même — était d'un caractère gai et imaginatif.

Il crut un jour que le ciel était soutenu par des pieux en fer, quelque part derrière la montagne. Il partit et marcha jusqu'à la nuit. Des paysans le trouvèrent et le ramenèrent endormi à la maison.

Pour l'orphelin, la maison natale était toujours « l'enfer ». Après la mort de Gregor Chevtchenko, la belle-mère voulut se débarrasser d'une bouche superflue et Tarass fut placé comme berger. Le petit garçon passa des journées entières dans les pâturages de la steppe où seuls les tertres « se dressent et s'attristent ». Il aima toujours les vastes étendues de la steppe, l'air chaud et odorant des champs. Et lorsqu'il se retrouva loin

de sa patrie, dans le climat froid de Petersbourg, il puisa dans cet amour une inspiration sans fin.

Les Kobzars, chanteurs errants et aveugles, passaient souvent par le village. Pour un sou en cuivre, pour un morceau de pain ou une petite poignée de tabac, ils évoquaient le passé légendaire de l'Ukraine : les glorieux et féroces combats des cosaques ukrainiens contre leurs oppresseurs les tatars et les seigneurs polonais. Le petit Tarass écoutait avec passion leurs récits et admirait la bravoure des cosaques dans leur combat pour la liberté.

Pendant l'hiver, on plaçait Tarass au service et « à l'étude » d'un sacristain du village. Pour un morceau de pain, il devait exécuter de durs travaux et subissait souvent « l'osier salulaire ». C'est chez ces sacristains que le futur poète apprit à lire et à écrire. Le petit garçon aimait aussi dessiner. Avec un petit bout de crayon, il copiait sur un morceau de papier les images des livres, et s'appliquait à représenter ce qu'il voyait autour de lui : la chaumière natale, la chatte du voisin, le saule branchu du jardin.

Lorsque Tarass Chevtchenko eut quinze ans, il fit partie des gens de maison de son jeune maître Engelhardt ; d'abord marmiton, puis « petit laquais », c'est-à-dire valet de chambre du maître. Epoque humiliante de désespoir où il devait rester à la disposition de son maître pendant des journées entières. Alors, il se distrait en fredonnant ses chansons ukrainiennes préférées et, en cachette, il copiait les tableaux suspendus aux murs de la riche demeure d'Engelhardt. Pendant les voyages qu'il accomplissait avec son maître, il aimait aussi recopier dans les auberges les tableaux pseudo-populaires qui représentaient des scènes de la guerre nationale de 1812.

A PETERSBOURG

Remarquant l'attitude du jeune Tarass, Engelhardt décida qu'il ne serait jamais un bon laquais et en fit son peintre de cour. Il l'emmena avec d'autres gens de maison à Petersbourg. Après le petit village, puis la ville provinciale de Vilno, Tarass Chevtchenko connut la capitale somptueuse et guindée du tsar. En 1831, Nicolas 1^{er}, despote cruel et impitoyable, régnait déjà depuis six ans avec l'appui de ses nobles hobereaux et de sa police.

Tarass fut mis en apprentissage pendant quatre ans chez le peintre Chiriaev qui dirigeait un groupe de peintres décorateurs. Leur travail consistait à orner des maisons particulières et à peindre les plafonds et les murs des bâtiments administratifs et publics. Pendant ces années, Chevtchenko développa ses connaissances en peinture et son goût artistique. Sa journée de travail terminée, il allait le soir au Jardin d'Été et, durant les nuits calmes et blanches, dessinait les statues antiques.

C'est là que son compatriote, Sochenko, le vit un jour, vêtu d'une blouse de coutil sale, en train de copier la statue de Saturne. Sochenko s'approcha du jeune homme et comprit immédiatement qu'il venait de découvrir un talent peu ordinaire. Il s'intéressa vivement à la destinée du jeune serf et le présenta à des personnes influentes : Charles Brioulov, peintre remarquable et professeur de l'Académie des Beaux-Arts et le célèbre

poète Joukovski. Tous deux s'intéressèrent au jeune homme et décidèrent de le faire entrer à l'Académie des Beaux-Arts. L'entrée en était interdite aux serfs. Il fallait donc libérer Chevtchenko. Cédant de mauvaise grâce à l'insistance du grand peintre Venetziánov, Engelhardt accepta de libérer Chevtchenko contre la somme de 2.500 roubles. On se procura l'argent d'une façon originale : Brioulov fit le portrait de Joukovski et ce portrait fut mis en loterie. Le 22 Avril 1838, Engelhardt signa la lettre d'affranchissement de Chevtchenko.

A l'Académie des Beaux-Arts, Chevtchenko travailla sous la direction de Brioulov. Comme il l'écrivit lui-même plus tard, ce « passage rapide du grenier d'un décorateur vulgaire, au magnifique atelier du plus grand peintre de notre temps », fut un tournant saisissant de sa vie. Devant lui les portes s'ouvraient toutes grandes sur le vaste univers des sciences et des arts. Il devint l'élève préféré de « Charles le Grand », comme l'appelaient les étudiants de Charles Brioulov, auteur du célèbre tableau « Le dernier jour de Pompéi ».

A cette époque, Chevtchenko élargit considérablement le cercle de ses connaissances. Il dévora Pouchkine, Joukovski, Gogol, Homère, Shakespeare, Goethe et Walter Scott. Il se passionna pour l'histoire, la philosophie, la physique, se mit à étudier le français. La littérature française contemporaine, spécialement la poésie et la prose de Victor Hugo impressionnèrent fortement Chevtchenko. Chateaubriand n'éveillait en lui aucun écho, par contre les chants satiriques de Béranger, fustigeant le clergé et la noblesse, ont plus d'une fois ravi le poète. Grâce à sa connaissance du polonais, qu'il avait appris dans la maison de son maître et pendant son séjour à Vilno, il put lire dans le texte les œuvres des plus grands écrivains polonais, parmi lesquels Mickiewicz était son préféré. On a reconnu non sans fondement un lien profond entre l'œuvre du plus important écrivain polonais et certaines pièces de maturité de Chevtchenko.

Brioullov traitait ses élèves en camarades et contribua beaucoup au développement et à l'épanouissement du jeune peintre. Il lui apprit non à copier la nature, mais à l'observer attentivement. Cependant, Chevtchenko ne devint pas le disciple de Brioullov. Au lieu de présenter, comme il était de mise à l'Académie des Beaux-Arts, des sujets bibliques ou antiques, ses thèmes étaient : « Le petit mendiant donnant son pain à un chien » (1840), « La bohémienne disant la bonne aventure à une jeune fille ukrainienne » (1841). Le résultat ne se fit pas attendre ; l'élève préféré de Brioullov (tombé lui-même en disgrâce à cette époque) ne fut pas bien classé à la sortie de l'école. Il n'obtint pas le titre d'académicien, mais simplement celui de « peintre non attiré » (1845) et ne reçut pas de mission pour l'Italie, ce qui était la récompense de tous les peintres de ce temps.

Cependant, il était devenu un portraitiste exceptionnel, en même temps qu'un graveur et un excellent illustrateur. Ses dessins étaient reproduits dans des éditions à large diffusion. Son esthétique, déjà bien définie, s'opposait à toute idéalisation de la réalité.

Libéré depuis peu de son servage, Chevtchenko atteint rapidement un niveau de culture élevé et fréquenta les milieux les plus cultivés de Petersbourg. C'est alors qu'il ressentit la nécessité d'exprimer en mots sa nostalgie de l'Ukraine, de faire revivre la nature de son enfance dans des chants, tout comme ces Kobzars qu'il avait entendus autrefois.

NAISSANCE D'UN POÈTE

Tout en travaillant avec application à l'Académie, Chevtchenko s'adonna à la poésie avec une passion encore plus grande. De son propre aveu, il commença à écrire des poèmes pendant les claires nuits d'été, alors qu'il allait au jardin d'été pour dessiner les statues : ballades romantiques, élégies lyriques, chants : *Portchenaïa*, *Le vent violent*, *L'eau coule dans la mer bleue*. Voici les images qu'évoquent les premiers poèmes de Chevtchenko : le large Dniepr impétueux, au-dessus duquel vogue la lune pâle sortant des nuées d'orage ; les sirènes qui s'ébattent dans les flots du fleuve ; une jeune fille qui soupire après son bien-aimé, parti pour un lointain pays ; la vaste steppe avec les tertres funéraires cosaques, les tombes des preux, sur lesquelles souffle un vent furieux.

Le combat du peuple ukrainien contre ses oppresseurs, principalement contre la noblesse polonaise, occupe une grande place dans la poésie de Chevtchenko. Un premier fascicule de vers parut en 1840 sous le titre de *Kobzar*. La couverture, dessinée par son ami V. Chternberg, représentait un kobzar assis près d'une maisonnette, chantant et jouant de son instrument, avec, à ses côtés, un petit garçon. Les « Kobzar » sont ces chanteurs errants de l'Ukraine, ces vieillards aveugles conduits par leurs guides, qui composent et interprètent en s'accompagnant

d'un kobza (bandoura) des chants tristes sur le destin des déshérités, sur le passé glorieux de leur patrie, l'Ukraine. Le titre et la couverture de ce premier recueil annonçaient la parenté du jeune poète avec les Kobzars ukrainiens.

Ce livre eut un profond retentissement parmi les lecteurs ukrainiens et russes. Pourquoi ce succès inattendu ? Qu'apportait leur auteur à la poésie ukrainienne ? Les prédécesseurs littéraires de Chevtchenko, parmi lesquels les écrivains Kotliarevski, Kvitka-Osnovianenko, Grebinka, appartenaient principalement à la classe des propriétaires fonciers et se présentaient comme des libéraux. Dans leurs œuvres, deux attitudes contradictoires se retrouvaient : l'amour pour le chant populaire, les coutumes du peuple, du passé de l'Ukraine, la compassion envers les souffrances d'un peuple sincèrement aimé, la résignation devant la condition de serf, mais parfois aussi un dévouement total au tsar.

Issu d'un autre milieu social, Tarass Chevtchenko était né serf et avait éprouvé dans sa personne toutes les horreurs de l'asservissement. De plus, il fréquentait assidument les milieux intellectuels d'avant-garde de Petersbourg. Là, s'élevaient contre le tsar Nicolas 1^{er} les voix des décembristes, participant au soulèvement du 14 décembre 1825. C'est pourquoi Chevtchenko aborde des thèmes nouveaux : il dépeint la vie harassante des paysans, les pensées et les aspirations d'un peuple épris de liberté.

Chevtchenko, ancien serf, dont les frères et sœurs souffrirent sous le joug du servage, Chevtchenko haïssait du fond du cœur les propriétaires fonciers et parmi eux le principal, le tsar. Il connaissait la vraie valeur de ceux qui se donnaient le titre de « libéraux » et qui « exprimaient les idées révolutionnaires au cabaret ». En leur opposant ce qu'il avait de plus cher, l'image pure de la jeune fille, de la femme, de la mère, il forgea une

de ses armes poétiques favorites dans son combat contre l'injustice sociale. Le femme-mère... symbole pour tous les peuples de ce qui est le plus précieux, le plus vital pour un homme : la patrie. Chevtchenko appelle « mère » sa patrie l'Ukraine et lui dédie ses vers. Il pense sans cesse à elle durant les jours sombres de sa déportation militaire et en parle en termes déchirants ; si son propre destin lui est indifférent, celui de son pays lui est plus cher que tout :

*Mais cela ne m'est pas égal
Que par des hommes faux, méchants,
Notre Ukraine soit endormie
Et qu'après l'avoir dépouillée
Ils la réveillent par le feu.*

Chevtchenko aimait passionnément la vie, la beauté, la joie. Il éprouvait aussi une grande tendresse envers les enfants qui la lui rendaient bien. Il disait à moitié sérieux : « Celui que les enfants aiment, n'est pas encore tout à fait mauvais ». Oui, la vie aurait pu être belle, radieuse, aussi simple et pure que l'enfance, mais « les gens méchants » l'ont profanée, abimée, gâchée, et la haine s'empare de l'âme de Chevtchenko.

Dans son premier grand poème *Les Gaïdamak* (1841), Chevtchenko dépeint la révolte paysanne de 1768, qui est entrée dans l'histoire sous le nom de *Koliivchtchina*. Ce poème se diffusa rapidement et connut un grand succès dans les milieux d'avant-garde de la société. Le poète y célébrait les héros de la rébellion Zalisniak et Gonta. Il décrivait le combat des rebelles Gaïdamak ukrainiens, hommes forts et résolus contre les seigneurs polonais. Le caractère définitivement « jacobin » de cette lutte permit à Chevtchenko de dire que ses concitoyens avaient dépassé, en 1768, la révolution française.

Lorsqu'il travaillait à cette grande œuvre épique sur la Koliivchtchina dans sa chambre de Petersbourg et qu'il imaginait la foule de ses héros, les rebelles du peuple, il conversait avec eux comme s'ils étaient vivants — « Mes fils, les gaïdamak », — il partageait avec eux ses opinions sur les goûts littéraires de son temps, leur confiait ses rêves créateurs. Cette même note lyrique, cette même présence invisible du poète on la retrouve dans ses derniers poèmes *Les néophytes*, *Marie*.

Certes, l'œuvre de Chevtchenko ne reflète pas toute entière la personnalité de l'auteur. Les aveux et les chants des femmes, des jeunes filles tels que *Vent violent, vent violent*, *Pourquoi ai-je besoin de sourcils noirs*, *Oh ! je suis allée chercher de l'eau dans le ravin*, *Il n'est pas revenu de la guerre*, *J'allais dans la forêt de chênes*, *Si j'avais un collier, ma chère...* *Si j'avais des bottes, moi aussi...* sont autant d'exemples étonnants de métamorphoses... mais seul un lecteur dépourvu d'intuition poétique ne sentirait pas dans ces petits chefs-d'œuvre (tantôt gais, mais le plus souvent tristes à serrer le cœur) la présence du poète, ne verrait pas son triste et clair sourire, n'entendrait pas sa voix. Cette voix qui, d'après les récits des contemporains, interprétait les chants de son peuple.

Chevtchenko fait penser à Heine, par son autobiographie profonde, par la subjectivité de ses confessions et de ses souvenirs. Mais le poète ukrainien ignorait totalement l'ironie de Heine, parfois amère, souvent teintée d'une insouciance feinte. Comme tous les grands poètes de tous les temps, Chevtchenko a tenté de définir le rôle et la fonction du poète dans la société. Souvenons-nous de *L'Initiation* de Goethe, du *Prologue* de la 3^e édition du *Livre de chants* de Heine, de *La dernière chanson* de Béranger, du *Monument* de Pouchkine, du *Prophète* de Lermonov, de *Ma parole, pourquoi n'es-tu pas devenue dure comme l'acier...* de Lessia Oubraïnka.

Chevtchenko dans *Perebendia* (1) crée un poète fantasque (chanteur populaire, joueur de kobza) qui

*Entonne une chanson gaie
Finit par une chanson triste.*

Le personnage de *Perebendia* est romantique (ce sont des vers de la première période). Il est seul, ses « fantaisies » ne sont pas comprises, il part dans la steppe, loin des hommes, s'adressant au soleil il demande :

*...où se tient sa couche
Comment le matin il se lève ?*

Il pose les mêmes questions à la montagne, à la mer... Mais en réalité il n'a rien à demander, car « il sait tout », « il sent tout » et « de quoi la mer se plaint » et « où le soleil passe la nuit ». Il est semblable à cet autre génie universel Wolfgang Goethe tel que le représentait le célèbre poète russe Baratinsky (« Par la seule nature il respirait la vie »). Cependant *Perebendia* est-il si seul, est-il si loin des hommes et de leurs intérêts terrestres ? Mais non ! il vit avec les hommes, il chante pour les hommes « avec les jeunes filles dans les pâturages », « avec les gars dans le cabaret », « avec les mariés au banquet ».

*Oui, pour mieux instruire le peuple,
Grave, il chantera comment fut
Ruinée la setch (1) des Zaporogues.*

(1) Le mot *Perebendia* signifie quelqu'un de capricieux, de fantasque.

(1) *Setch* : C'est une organisation de cosaques, apparue au XVI^e siècle pour la défense de l'Ukraine contre l'invasion ennemie (Turcs et Tatars de Crimée). Située sur le Dniepr, au delà des « Porogui », c'est-à-dire des rapides et des pierres sortant de l'eau. C'est de là que vient leur nom « Zaporozjskaïa Setch ». Elle a été totalement dissoute sur l'ordre de Catherine II en 1775. De nombreux chants populaires relatent cet événement.

Ces lignes sont significatives. Non seulement Perebendia distrait les hommes, mais il essaie aussi de les éveiller à de nobles sentiments civiques. Loin d'être un mystérieux solitaire, un ermite renfermé, il aime les hommes

*Car il dissipe leur tristesse,
Bien qu'il ne soit pas soi lui-même,
Malheureux qui passe ses jours,
Ses nuits à l'abri des clôtures.*

Le personnage de Perebendia ne représente pas la personnalité créatrice de Chevtchenko dans toute sa complexité. Seuls ses traits caractéristiques sont notés. Louis Léger, le célèbre slavisant français, a comparé le *Perebendia* de Chevtchenko au *Moïse* d'Alfred de Vigny.

*
**

« A quoi bon mes sourcils noirs ? », se demande tristement la jeune fille dans un poème lyrique. A quoi bon sa beauté, si le sort lui est contraire, si elle ne connaît pas le bonheur auquel aspirent tous les hommes ? Les parents ne veulent pas donner en mariage leur fille au garçon pauvre qu'elle aime ; le cosaque est obligé de partir pour un pays lointain et de laisser sa bien-aimée ; le seigneur séduit la jeune fille et l'abandonne avec son enfant. Le cœur brisé de la jeune fille et le destin tragique de la femme, tels sont les thèmes qui se retrouvent dès les premiers poèmes de Chevtchenko.

La Folle, ballade écrite dans le ton du fantastique populaire raconte l'amour d'une jeune fille pour un cosaque parti à l'étranger. Par une nuit de clair de lune, les sirènes du Dniepr ont chatouillé la jeune fille jusqu'à ce qu'elle en meure et, lorsque le cosaque revient au matin, il trouve le corps de sa

bien-aimée et se tue de désespoir. Le poète a mis tant de spontanéité et de vie dans cette simple histoire qu'elle émeut par son humanité. D'inspiration nettement populaire, cette ballade rappelle les chansons et les élégies ukrainiennes. Les sirènes qui s'ébattent dans le Dniepr et qui se réchauffent au clair de lune et l'esprit de Paille (l'esprit des ténèbres) sont autant de réminiscences des anciennes croyances. Personnages réels et personnages populaires se cotoient et se confondent : les sirènes, le vaillant cosaque, la jeune fille qui pleure d'être séparée de son bien-aimé.

Catherina chante le destin amer de la jeune fille trompée, vieux sujet de chanson populaire qui prend ici une signification sociale. Catherine n'est pas une esclave séduite par son propriétaire. C'est la fille de paysans « libres ». De son propre gré, elle se livre au jeune seigneur officier qu'elle aime profondément. Mais lui profane cet amour ; il n'a que faire d'une simple paysanne, car il doit épouser une riche noble. Chassée de la maison par des parents sévères, poussée au désespoir, la jeune fille se suicide. Catherine charme par sa pureté, sa noblesse, son désintéressement. Ces qualités que Chevtchenko avait observées dans le peuple, il les représenta avec force et réalisme.

De retour dans son pays en 1843, Chevtchenko entendit ses poèmes et ses récits dans la bouche des paysans et des kobzars. Mais ce voyage lui permit aussi de revoir les siens, toujours soumis au joug de l'esclavage. Et il écrit à un ami : « Je suis allé partout et j'ai pleuré tout le temps — ils ont ruiné notre Ukraine. »

Les années 1844-1847 marquèrent une nouvelle période de sa vie et de son activité comme peintre et comme poète. Les poèmes de cette époque furent groupés par Chevtchenko lui-même dans un nouveau recueil intitulé *Trois ans*. C'est de cette

période que datent les chefs-d'œuvre de sa poésie d'inspiration révolutionnaire tels que *Le rêve*, *Caucase*, *L'Hérétique*, *Trois ans* et d'autres poèmes dont les plus remarquables sont : *L'Aveugle (L'Esclave)*, *La servante*, *La sorcière*. Le sentiment révolutionnaire s'est développé en lui, il a pris conscience des classes sociales, le réalisme a remplacé le romantisme national. Il est vrai que les propriétaires fonciers cultivent eux aussi le souvenir du passé glorieux de l'Ukraine, collectionnent les portraits des hetmans et diverses autres reliques du passé des cosaques et se conduisent d'une façon patriarcale avec leurs paysans. Certains petits seigneurs polonais sont encore plus proches de la nature : bienveillants, accueillants, sachant plaisanter sans offenser. Tous adorent les chants ukrainiens et réservent un accueil chaleureux à l'illustre poète ukrainien qui les écrits de façon si admirable. C'est ainsi que le seigneur Loukachevitch envoya son domestique dans le froid et la tempête de neige à quelques dizaines de verstes pour inviter Chevtchenko. Celui-ci lui répondit par une lettre pleine de reproches : comment le seigneur n'avait-il pas honte d'envoyer si loin un homme mal vêtu, ne lui permettant même pas de se reposer ni de se réchauffer, exigeant une réponse immédiate ! Loukachevitch furieux renvoya le même homme avec une nouvelle lettre où il écrivait selon ce que rapportèrent ses contemporains : « Je ne permets à personne de se mêler de mes affaires, et encore moins à toi, porcher d'hier ! ». Si cette citation n'est pas exacte, le sens de la lettre était certainement celui-là. Lorsque le masque de feinte bonhomie vient à tomber, il dévoile une âme dure. Et Chevtchenko reprend la plume pour décrire les tourments du peuple ukrainien « plus terribles que les supplices des pécheurs dans l'enfer de Dante ».

Revenu à Petersbourg, le poète chercha à se rapprocher des gens d'avant-garde de son temps, qui comme lui ne s'intéressaient qu'au peuple laborieux. Il se lia avec quelques membres

du futur cercle révolutionnaire de M. V. Petrachevski. Des écrivains célèbres fréquentaient ce cercle parmi lesquels F.N. Dostoïevski, M.E. Saltykov-Chtchedrin, le poète A.N. Plehtcheev.

En cette même année 1844, Chevtchenko écrivit le poème révolutionnaire et satirique *Le rêve*. Personne avant lui n'avait élevé la poésie accusatrice jusqu'à de tels sommets. Il peignit dans un tableau effrayant l'attitude arbitraire du tsar et des propriétaires fonciers sous le règne de Nicolas 1^{er}. Il montra Petersbourg bâti sur les ossements de travailleurs et se moqua des hauts dignitaires du tsar (« les seigneurs ventrus ») et du « tsar-petit-père » lui-même, bourreau cruel et oppresseur des peuples. Rendant hommage aux décembristes et à leur lutte contre le pouvoir absolu, il appelait les peuples de l'empire russe au combat commun contre les asservisseurs.

Dans le poème *Caucase* (1845), le poète compare l'empire de Nicolas 1^{er} à une prison, dans laquelle,

*Du Moldave jusqu'au Finnois
On se tait dans tous les dialectes.*

Caucase est une des œuvres de Chevtchenko les plus anti-gouvernementales ; elle est pleine de compassion envers les peuples asservis du Caucase et animée d'un internationalisme enflammé. *Le rêve* et *Caucase* montrent Chevtchenko dans toute sa grandeur de poète et de tribun.

ARRESTATION ET DEPORTATION

En 1845, Chevtchenko sortit de l'Académie des Beaux-Arts et se rendit en Ukraine. Il commença à travailler avec la commission archéologique de Kiev, pour laquelle il visita plusieurs villes et villages. Le poète entra en relations avec les pauvres, leur lut ses vers et leur parla du passé glorieux de l'Ukraine. « Le temps est venu, dit-il, de se débarrasser du joug des propriétaires fonciers, des fonctionnaires et du tsar ».

En 1846, Chevtchenko rencontra à Kiev le jeune historien ukrainien Kostomarov, fervent admirateur de sa poésie. « J'ai vu — écrivait Kostomarov — que la muse de Chevtchenko a déchiré les rideaux de la vie populaire. Et y jeter un coup d'œil était en même temps terrible et doux, douloureux et délicieux ! ». En effet, Kostomarov était en proie à des sentiments confus. Ce libéral modéré voyait la justesse des attaques courroucées de Chevtchenko contre le servage et l'autocratie, mais il redoutait l'idée d'un soulèvement populaire. Avec un groupe de jeunes libéraux ukrainiens, Kostomarov fonda une société politique : la confrérie Cyrillo-Méthodienne d'après le nom des apôtres légendaires, Cyrille et Méthode, qui diffusèrent parmi les Slaves l'art de la lecture et de l'écriture. Les membres de cette confrérie exigeaient la réunion de tous les peuples slaves sur une base d'égalité, l'abolition du servage et l'établissement de relations

culturelles et politiques étroites entre eux. Cependant, leur idéal ne pouvait recourir à l'action révolutionnaire. Chevtchenko s'intéressa à leur activité, assistait aux réunions de la société secrète, y lisait des poèmes brûlants, incitant à la révolte. Il était l'inspirateur de la tendance de gauche à laquelle appartenaient Goulak, Savitch, Navrotski.

En mars 1847, la confrérie fut dénoncée, la société secrète dissoute et Kostomarov, Chevtchenko, Goulak et d'autres de ses membres furent arrêtés. Les poèmes révolutionnaire de Chevtchenko avaient circulé dans des copies manuscrites. Le tsar en prit connaissance et fit condamner le poète à la déportation comme simple soldat dans le bataillon d'Orenbourg. Dans le verdict, Nicolas 1^{er} ajouta de sa propre main : « Sous surveillance très rigoureuse, avec défense d'écrire et de dessiner ». Par la suite, le poète écrivit au sujet de ce verdict : « Même si j'avais été un monstre, un vampire, on n'aurait pu imaginer un châtiment mieux choisi ».

De la casemate de la section III de la propre chancellerie de sa majesté impériale, on transféra Tarass Chevtchenko, après communication du verdict, au département militaire. Le lendemain, on le fit monter dans une calèche de poste et on le conduisit sous bonne garde à Orenbourg. Les gendarmes se hâtaient, ils harcelaient les chevaux. Chevtchenko atteignit en huit jours le lieu de sa déportation. D'Orenbourg on l'envoya encore plus loin à la forteresse d'Orsk. Ce lieu était peu attrayant. Une seule montagne dominait une plaine triste. Sur un versant se dressaient les maisonnettes misérables de la population locale, sur l'autre, les casernes des forçats amenés là pour le travail. Comme seule végétation, des ronces piquantes et de la laïche rabougrie. Après la nature magnifique de l'Ukraine, les rives paresseuses du Dniepr, les rues pittoresques de la belle ville de Kiev, les steppes libres du sud, c'est dans ce triste désert que Chevtchenko commença sa vie de simple soldat.

Pendant la journée, on procédait à son dressage. Le soir, dans la caserne étouffante, assis auprès des autres soldats, Chevtchenko écoutait les tristes récits de ceux qu'on avait battus et de ceux qui allaient être châtiés.

Chevtchenko passa dix ans en déportation dans les régions lointaines de l'empire du tsar. Si les offenses de supérieurs bornés et cruels, les conditions pénibles de sa vie soumise de soldat ébranlèrent sa santé, elles aiguisèrent sa haine contre le régime du tsar : « Il est difficile, pénible, impossible d'étouffer toute dignité humaine, de se tenir au garde à vous, d'obéir au commandement et de se mouvoir comme une machine sans âme ». Rien ne pouvait abattre sa volonté passionnée de combattre et de vaincre. « Je suis tourmenté, je suis torturé, mais n'implore pas le pardon ». Ignorant les interdictions, dédaignant les menaces, il écrivait ses poèmes en secret. D'ailleurs, les chefs directs de Chevtchenko n'étaient pas tous des soldats grossiers, certains n'étaient pas dépourvus d'humanité. En dix ans, le poète créa plusieurs œuvres magnifiques dans lesquelles il mit tous ses sentiments et ses émotions, mais aussi les aspirations les plus chères de tous les opprimés. Et sans cesse, dans des lettres à ses amis, il réclamait des livres, des papiers, des crayons et des couleurs. Car son cœur de peintre s'enflammait toujours au spectacle pittoresque d'une caravane de marchands de Boukhara traversant le désert, d'un violent feu de steppe ou d'un groupe coloré de Kazakhs auprès de leur tente. Son œuvre et l'espoir d'être libéré furent les seules joies de Tarass Chevtchenko, soldat matricule n° 191.

Pendant sa vie militaire, Chevtchenko se lia aussi avec des révolutionnaires polonais en déportation comme Zigmount, Serakowski, Bronislaw Zaleski. Ses relations avec ces hommes d'avant-garde et sa correspondance avec ses amis de Russie ou d'Ukraine qui ne l'avaient pas oublié, illuminaient les sombres journées de son exil.

Au début de 1848, un groupe d'officiers de l'état-major général dont le chef était A.I. Boutakov, entreprit une expédition scientifique. Il s'agissait d'étudier la mer d'Aral, ses particularités, la flore et la faune de ses rives et de faire des observations météorologiques et astronomiques. Boutakov était un homme énergique ; il prépara soigneusement son expédition et choisit minutieusement des hommes utiles à sa mission. Il n'est pas étonnant qu'il se soit intéressé au peintre Tarass Chevtchenko, auquel il pouvait confier les croquis de la mer d'Aral. Chevtchenko rejoignit avec plaisir les effectifs de l'expédition car il laissait derrière lui les grossiers adjudants-chefs, la chaleur suffocante et la puanteur de la caserne. Il n'avait pas peur des difficultés que les membres de la mission allaient rencontrer. L'expédition commença par le trajet d'Orsk aux fortifications de Raïm en passant par les sables de Karakoum. L'immense « train de voitures » (1500 télègues) transportait, démontée, la goélette « Constantine » destinée à la navigation sur la mer d'Aral.

Pendant plus d'un mois, le soleil brûla intolérablement, des nuées de poussière se soulevaient dans le ciel, les hommes souffraient et mouraient. Chevtchenko prit rapidement part aux études scientifiques de l'expédition. Il examina les travaux des botanistes, des géologues, des astronomes et des hydrographes et mit son talent de peintre à leur service. Au cours de ce mois, la goélette « Constantine » fut reconstruite, préparée à la navigation et mise à l'eau. Deux mois s'écoulèrent dans un travail intense, plein de danger et d'imprévu. Les tempêtes battaient la goélette, le temps était changeant, les eaux capricieuses. Chevtchenko fit de nombreux dessins et aquarelles. Il reproduit de façon extrêmement vivante la rude nature de la mer d'Aral et de ses rives. Les croquis et les aquarelles de Chevtchenko constituèrent des documents scientifiques intéressants.

A la fin de septembre, la goélette jeta l'ancre à l'embouchure du Syr-Daria sur l'île de Kos-Aral. L'expédition prit ses quartiers d'hiver et Chevtchenko en profita pour écrire de nombreux poèmes. Le poète les disait lui-même dans son journal, inspirés « par la muse d'un esclave ». Ce sont des vers lyriques et des poèmes (*Marina, Sotnik, La fille du marguillier*). Les morceaux lyriques sont d'une facture poétique originale où se reflète la vie du poète dans « une prison ouverte ». Certains vers sont des tableaux stupéfiants de cette nature désertique : « le ciel n'est pas lavé » et « les flots sont endormis » dans la mer d'Aral ; les joncs se balancent comme « ivres ». D'autres vers du cycle de Kos-Aral d'un caractère intime et subjectifs sont nourris d'un esprit élégiaque. Cependant, le tempérament combatif et ardent du poète privé de la possibilité d'agir, ne se résignait pas au désespoir. Chevtchenko croyait en l'avenir, son inspiration poétique était tournée vers le futur, vers des temps meilleurs. A travers le rideau de brume de sa vie actuelle, le poète voyait nettement les contours d'une Ukraine heureuse, débarrassée des seigneurs et des esclaves. Jamais la liberté ne lui parut si chère, si désirée que pendant sa déportation et sa captivité. Son cœur brûlait pour l'Ukraine, et pourtant, là non plus, il n'y avait pas de liberté :

*Partout dans la glorieuse Ukraine
La rude seigneurerie a attelé
Les hommes au joug...*

Cet hiver-là, Chevtchenko écrivit plusieurs chansons, tantôt tristes, tantôt gaies, sérieuses ou burlesques, toujours proches du peuple. Il écrivit aussi quelques poèmes autobiographiques sur son enfance et son adolescence.

En automne 1849, l'expédition revint à Orenbourg. Les croquis

de Chevtchenko sur la mer d'Aral furent envoyés aux autorités. On y joignit une requête demandant l'allègement du sort du déporté. Le poète fut autorisé à vivre à Orenbourg dans un appartement, sans surveillance. Il écrivait, dessinait, portait des vêtements civils. Tout à coup, on effectua une perquisition chez lui, on confisqua ses livres et sa correspondance, en particulier une lettre de S. Levitzki, qui disait la grande sympathie du jeune homme d'avant-garde pour Chevtchenko.

Peu après cette perquisition, l'ordre parvint de Petersbourg de rendre plus pénible le sort du soldat Chevtchenko. Nicolas I^{er} s'était lui-même occupé de cela. On envoya le poète dans la lointaine forteresse de Novopetrov sur la rive nord-est de la Caspienne. La surveillance se resserra. Chevtchenko n'avait plus le droit d'écrire ni de dessiner. Loin de se résigner, bravant le courroux de ses chefs, Chevtchenko écrivit des récits en russe (*Le peintre, Le musicien, La princesse*) qui apportent de précieux renseignements autobiographiques. Chevtchenko évoquait son enfance, ses années d'études, décrivait ses amis et ses connaissances, et l'action se déployait sur l'immense toile de fond de la servitude. Puis, en attendant l'heure de sa libération, Chevtchenko se mit à tenir un journal en russe. Il commença ce journal car il lui semblait qu'« il n'avait rien à faire », qu'« il avait terriblement envie d'écrire » et que « les exercices dans l'art d'écrire sont aussi indispensables à l'homme de lettres que l'instrument pour le virtuose, que le pinceau au peintre ». Chevtchenko ne pensait pas faire là œuvre littéraire. Encore moins pensait-il à un « genre ». Cent deux pages de grand format reliées en maroquin, ont été écrites avec soin, presque sans corrections. Certes, il ne prévoyait pas que son *Journal* (ainsi qu'il appela son manuscrit) serait une de ses œuvres les plus remarquables.

Le *Journal* est plus qu'un document biographique, qu'une

relation détaillée de la vie de Chevtchenko du 12 juin 1857 au 13 juillet de l'année suivante. Non seulement il apporte un matériau important à la compréhension de la psychologie de son œuvre, à l'appréciation de son horizon intellectuel, de son érudition et de sa culture, mais c'est aussi un autoportrait original de celui que Chevtchenko appelait « l'Homme remarquable de la terre russe », un autoportrait qui nous permet de nous rapprocher intimement du poète, de ses sentiments, de ses pensées, de ses convictions philosophiques et politiques.

Il est intéressant de noter les noms des hommes du passé, écrivains, poètes, penseurs que cite Chevtchenko et dont il accepte ou réfute les opinions. Ce sont Homère, Hérodote, Plutarque, Ovide, Virgile, Horace, Tite-Live, Dante, Shakespeare, Goethe, Burns, Defoe, Goldsmith, Richardson, Schiller, Hugo, Walter Scott, Byron. Chevtchenko possédait également de vastes connaissances dans le domaine des arts et de la musique : les formes des sculptures décoratives de Thorwaldsen, la beauté idéale des statues antiques, l'Apollon du Belvédère, la Vénus de Médicis, la richesse de la force vitale de Rubens ; le sentiment aigu des formes de vie de la peinture hollandaise, l'humanité idéale que représentent les peintres de la renaissance italienne, la psychologie subtile de portraits de Van Dyck, la musique de Beethoven, de Mozart, de Meyerbeer, de Glinka ; tous ces noms remplissent l'univers spirituel du poète et de l'artiste.

Dans le *Journal*, Tarass Chevtchenko apparaît comme un ferme combattant incapable de compromissions, plein d'une foi inébranlable dans la victoire finale de la masse sur l'autocratie. Kramski, Repin, les eaux-fortes de Maté nous ont rendu familier le visage de Chevtchenko : plus très jeune, rude et renfrogné, avec de longues moustaches pendantes, reflétant cependant une âme délicate et sensible.

Lorsqu'enfin on le libéra en 1857, sous le règne d'Alexandre II, le poète, rejetant le souvenir des années pénibles de déportation, écrivit dans son *Journal* : « Il me semble que je suis exactement le même qu'il y a dix ans. Pas une seul trait de mon caractère n'a changé. Est-ce bien ? Oui... ».

LIBERTE SURVEILLEE

Le 2 août 1857, Chevtchenko quitta les fortifications de Novopetrov et arriva à Astrakhan après trois jours de navigation sur un bateau de pêche. Puis il remonta la Volga en bateau à vapeur jusqu'à Nijni Novgorod (aujourd'hui Gorki). C'est pendant ce voyage qu'il lut les œuvres de la nouvelle littérature russe démocratique et le grand poète satirique Saltykov-Chtchedrine, son contemporain, qu'il estimait être le digne successeur de Gogol. S'adressant dans son *Journal* à cet écrivain révolutionnaire et démocrate, Chevtchenko écrivait : « Ecrivez, prêtez votre voix à cette pauvre populace, sale et souillée ! A ces parias outragés et privés de parole ! ».

Dans la cabine du capitaine, on organisait des soirées littéraires. Chevtchenko écoutait avec enthousiasme le poème d'Auguste Barbier, *Le festin du chien*, les œuvres de Béranger et les vers révolutionnaires du poète russe décembriste Ryleev. Il avait recopié dans son journal *Le festin du chien* dans la traduction de Benediktov. L'emphase, le courroux, l'exaltation d'Auguste Barbier, son désir de liberté, son amour pour le peuple qui se révolte au nom de l'égalité et de la fraternité, étaient proches de la muse de Chevtchenko. Celui-ci lisait aussi les journaux et les revues, s'intéressait au combat du peuple chinois pour son affranchissement social et au mouvement des paysans

de la Volga contre les propriétaires. Il connut les encyclopédistes du XVIII^e siècle en France, les idéologues de la révolution bourgeoise qui ont commencé ce qu'achève le progrès technique « enfant colossal et génial » des temps modernes. « C'est sans aucun doute ma prophétie », écrivit le poète.

Lorsque Chevtchenko arriva à Nijni Novgorod on lui annonça que l'entrée de la capitale du tsar lui était interdite. Il dut vivre à Nijni pendant près de six mois, du 20 septembre 1857 au 18 mars 1858. « Maintenant, je suis en liberté... en liberté comme un chien en laisse », écrivait Chevtchenko à son ami, le célèbre acteur Chtchepkin. Celui-ci, âgé de soixante-dix ans, se rendit pour quelques jours à Nijni, malgré les rigueurs de l'hiver 1857, afin d'adoucir le séjour forcé du poète.

Chevtchenko se mit au travail avec ardeur. Il commença par relire et corriger certains de ses poèmes, en même temps qu'il composa un nouveau poème *Les néophytes*. On comprend très bien pourquoi il situe l'action des néophytes à l'époque de l'Empire romain. Bien avant sa déportation, Chevtchenko parlait du cruel empereur romain Néron. Dans *Les néophytes* il est encore question de lui, c'est-à-dire de Nicolas 1^{er} ; les patriciens sont les propriétaires fonciers, les hauts dignitaires ; les plébéiens, le peuple ; et les néophytes, les révolutionnaires combattant pour le bonheur du peuple. Les héros du poème sont « les chevaliers de la liberté » et à leur tête lutte le jeune Alcide qui prédit le jour radieux où la tyrannie tombera et où l'on mettra le tsar despote dans les chaînes en fer.

Le combat n'est pas égal : d'un côté un groupe de révolutionnaires ardents, de l'autre le pouvoir impérial : Alcide périra et ses compagnons aussi. Mais sa mère prend la place d'Alcide en femme courageuse et ferme. Et si l'on retrouve dans les néophytes les traits des décembristes, sans aucun doute le personnage de la mère d'Alcide réunit les belles qualités des femmes

des décembristes, que le grand poète russe Nekrassov célébra plus tard dans son poème *Les femmes russes*

*Enseigne aux lèvres non mensongères
A ne proclamer à nos jours que la vérité*

écrit Chevtchenko à Nijni Novgorod, en s'adressant à sa muse. C'est à ce grand précepte que le poète fut fidèle toute sa vie. Comme homme, comme citoyen, comme artiste, comme maître des mots, Chevtchenko fut le serviteur de la vérité. Il avait profondément conscience de la force des mots et l'avait choisie comme arme dans le combat pour le bonheur des humiliés et des offensés :

*J'élèverai aux nues
Les esclaves, les petits et les muets !
En garde fidèle parmi eux
Je porterai la parole...*

En mars 1858, Tarass Chevtchenko reçut enfin l'autorisation d'entrer dans la capitale du tsar. Il se dirigea vers Petersbourg, en passant par Moscou, pour voir Chtchepkin et quelques amis. Chevtchenko passa plusieurs jours dans la maison accueillante de Chtchepkin que fréquentaient les artistes, les hommes de lettres, les promoteurs de l'action sociale. « Ce qui me fit le plus plaisir à Moscou, c'est d'avoir trouvé chez les moscovites cultivés une cordialité très chaude envers moi et une compréhension sincère de ma poésie ».

Une vague de nouvelles impressions le submergea. Il sentit qu'une lutte intense avait commencé entre le passé réactionnaire et le nouveau camp révolutionnaire démocratique. En hâte il se rendit à Petersbourg sachant pourtant qu'une liberté illusoire l'y attendait et qu'il y vivrait sous la surveillance de la police.

RUSSIE, AUX ARMES !

Au printemps 1858, Chevtchenko fut reçu à Petersbourg avec enthousiasme par les hommes d'avant-garde de la culture russe. Les salons culturels lui ouvrirent leurs portes. Un contemporain disait : « Une nouvelle étoile s'est levée au-dessus de la tête de Tarass... maintenant Petersbourg ne sait ni où l'inviter, ni quoi lui offrir ».

Chevtchenko se rapprocha de Tchernychovski, de Dobrolioubov et d'autres hommes, réunis à la rédaction de la revue *Les contemporains*. Ceux-ci avaient de l'estime pour la fougue révolutionnaire de Chevtchenko et glorifiaient le poète-accusateur, le poète-citoyen.

Le combat des masses paysannes de la Russie tsariste contre l'autocratie et l'asservissement était au centre des préoccupations des révolutionnaires démocrates. Ainsi, A. Herzen, l'admirable écrivain russe, penseur et militant social, contraint d'émigrer à l'étranger et qui y éditait une revue révolutionnaire *La Cloche*, imprima en 1858 un appel aux paysans serfs de Russie. « Ecoutez, les pauvres, vos espoirs en moi sont absurdes — vous dit le tsar. En qui donc espérer maintenant ? Les propriétaires fonciers ? Certainement pas ! Ils sont avec le tsar, et le tsar est clairement de leur côté. N'espérez qu'en vous-mêmes ; ne croyez qu'à la force de vos bras ; aigüisez vos haches et au travail... ».

Chevtchenko, de son côté, en appelait aussi à la hache.

*... N'attends rien de bon.
Pas la liberté désirée.
Elle dort. Le tsar Nicolas
L'a mise en sommeil et, crois-moi,
Cette chétive liberté,
Pour la réveiller tout d'abord,
Il faut nous mettre tous ensemble
A tremper la tête de hache,
A tous aiguïser son tranchant,
Ensuite seulement nous mettre
A la réveiller.*

A cette époque, les poèmes politiques de Chevtchenko avaient acquis une acuité et une maturité remarquables. Un contemporain écrivait : « Les accusations de Chevtchenko sont devenues impétueuses : il frappe et brise ; il brûle tout entier d'une flamme déchainée, qui détruit tout ».

Soutenu par Tchernycherski et ses amis, le poète créa un cycle de nouveaux poèmes, dans lesquels il fustigeait le tsar et ses acolytes. Le jour où l'on conduira le tsar à l'échafaud, prédit-il, « il n'y aura pas d'ennemis, mais il y aura des fils, des mères et des hommes sur la terre ».

Chevtchenko prit non seulement part au mouvement révolutionnaire des années 60, mais il exerça une influence bienfaisante sur le développement de l'esprit d'avant-garde de la Russie. Tchernychevski estimait avec raison que Chevtchenko était « une sommité péremptoire » pour la cause houleuse des démocrates révolutionnaires.

En 1859, Chevtchenko visita pour la dernière fois l'Ukraine. Il revit son pays, ses parents qui menaient la même misérable

existence d'esclaves, qui accomplissaient le même travail de forçats sur les terres du propriétaire. Mais la police le surveillait en secret et ses conversations avec les paysans furent surprises. On l'arrêta de nouveau. Chevtchenko fut accusé d'avoir prononcé des discours subversifs et blasphématoires. Il obtint sa libération mais on lui interdit le séjour en Ukraine et on le ramena à Petersbourg. Il s'installa à l'entresol de l'Académie des Beaux-Arts et se mit à la gravure avec amour. « Etre un bon graveur veut dire être le propagateur de ce qui est beau et instructif dans la société et cela veut dire aussi être le propagateur de la lumière de la vérité ». Il fit de belles eaux-fortes et des gravures qui lui valurent en 1860 le titre d'académicien de la gravure.

La même année, une nouvelle édition du *Kobzar* parut à Petersbourg. Les vers de portée politique les plus violents furent supprimés par la censure du tsar. Le *Kobzar* connut cependant un immense succès auprès d'un large public.

Chevtchenko ne se bornait pas à décrire la vie des paysans de son pays. Sa culture universelle lui permettait de se référer à l'histoire, d'en tirer des conclusions et des généralisations hardies ; parlant de la lutte sanglante des Gaïdamaks, le poète se souvient de la nuit de la Saint-Barthélémy. Il compare les néophytes (les premiers chrétiens) aux décembristes. Chevtchenko puisait souvent ses thèmes dans la Bible, dans les prophètes hébraïques. Il découvrait dans les légendes évangéliques une poésie humaine véritable. Il utilisait tous les éléments qui exaltaient la beauté, la justice et l'amour du travail de l'homme. Avec toute la fougue de son talent, il donnait une signification révolutionnaire aux légendes et aux récits du passé.

Sa conception du monde était forgée dans le creuset de sa souffrance et de ses méditations tourmentées. Si les premières œuvres comme *Ivan Podkov* et *Gamalia* et, plus tard, *Le Moine*,

idéalisaient le passé cosaque de l'Ukraine, ce passé se réévaluait peu à peu. « Il y eut des batailles, des poussées — tout arriva ». Les « tuniques rouges » qui avaient jadis séduit l'imagination du poète perdirent de leur charme. « Le siècle d'or » du passé se transforma en siècle de l'avenir. Dès ses premières œuvres, par exemple *Les Gaïdamaks*, Chevtchenko utilisa les thèmes sociaux de préférence aux thèmes nationaux. Et si, par moments, le poète gardait ses illusions sur le « monde des classes » et s'adressait à la « seigneurie » ukrainienne dans *Et par le mort et par le vivant* (1845) :

*Embrassez donc les frères moins grands
Comme de vrais frères...*

il perdit peu à peu la foi en une réconciliation de forces inconciliables. Les poèmes lyriques, *Le rêve* et *Caucase*, qui avaient éveillé le mécontentement de Nicolas 1^{er}, dataient d'avant la déportation ; leur caractère révolutionnaire et anti-tsariste ne faisait pas de doute et l'indignation du « bourreau couronné » était parfaitement compréhensible. Durant les années de déportation, la conception du monde révolutionnaire de Chevtchenko s'approfondit et se fortifia, puis elle se cristallisa après sa libération.

Usé par les privations de la déportation, les prisons et le service militaire, le poète, âgé de quarante-sept ans, aurait voulu s'installer en Ukraine, dans cette nature qu'il aimait tellement et qu'il célébra si admirablement. Mais il fut terrassé par une maladie grave et mourut le matin du 10 mars 1861. Il fut d'abord enterré à Petersbourg, puis ses cendres furent transportées en Ukraine.

La mort de Chevtchenko souleva une vague de manifestations populaires. Les foules affluaient autour de son tombeau. Il devint le symbole des forces populaires d'avant-garde de l'Ukrai-



Conseil judiciaire au village. Eau-forte de 1844.

Page suivante

Peinture à l'huile illustrant le poème « Catherine ». 1842.







Vue de Kiev. Eau-forte de 1844.

Page précédente :

Illustration au sépia faite pour le poème « Une Aveugle ».

ne : des légendes prirent naissance autour de son nom. On disait que des armes étaient enfouies dans sa tombe et que les paysans insurgés les prendraient au moment voulu pour marcher contre le tsar et les propriétaires fonciers.

Même après sa mort, le nom de Chevtchenko éveillait la peur et la haine au sein du gouvernement tsariste. Son tombeau était surveillé par des policiers armés. Les œuvres de Chevtchenko furent mises à l'index et défigurées par la censure.

*

Tarass Chevtchenko est considéré à juste titre comme le fondateur de la nouvelle littérature ukrainienne. Comme Pouchkine dans la poésie russe ou Dante dans la poésie italienne, Chevtchenko créa une langue poétique, juste dans son réalisme, pleine d'images, de pensées et de sentiments populaires. Son importance est d'autant plus grande que sa voix est celle d'une époque, qu'elle exprime les opinions les plus avancées de son temps et l'espoir inébranlable du peuple russe en un avenir meilleur.

Depuis l'avènement du pouvoir soviétique, les œuvres de Tarass Chevtchenko ont été éditées quatre cent-quarante fois en quarante-deux langues de l'U.R.S.S., avec un tirage de plus de douze millions d'exemplaires.

De l'extrême-nord du sol soviétique jusqu'au sud torride, des rivages de l'Océan Pacifique jusqu'aux frontières de l'Ouest, partout on lit et on respecte les œuvres du grand poète. Dans chaque république, les meilleurs poètes soviétiques traduisent les œuvres de Chevtchenko dans leur langue maternelle. Par la profondeur de sa pensée, par la force de son expression poétique, Chevtchenko se place au même rang que les poètes Pouchkine, Lermontov, Nekrassov, Goethe, Byron, Hugo, Heine, Mickiewicz, Roustaveli, Burns, Petöfi.

L'œuvre de Chevtchenko connaît une renommée mondiale. Elle a été traduite en plusieurs langues. En Angleterre, on le compare à Burns, en Allemagne à Bürger et Gothelf, en France, à Mistral. Sa réputation s'étend au-delà de l'Europe, jusqu'en Chine et aux Indes.

CHOIX DE TEXTES

traduits par

GUILLEVIC

Les poèmes de Chevtchenko sont, depuis la première édition (1840), groupés sous le titre de KOBZAR. Kobzar est le nom des chanteurs errants qui interprétaient en s'accompagnant sur la kobza (instrument de musique ukrainien à cordes) les chants historiques et les chansons populaires de l'Ukraine.

TESTAMENT

Quand je serai mort, mettez-moi
Dans le tertre qui sert de tombe
Au milieu de la plaine immense,
Dans mon Ukraine bien-aimée,
Pour que je voie les champs sans fin,
Le Dniepr et ses rives abruptes,
Et que je l'entende mugir.
Lorsque le Dniepr emportera
Vers la mer bleue, loin de l'Ukraine,
Le sang de l'ennemi, alors
J'abandonnerai les collines
Et j'abandonnerai les champs,
Jusqu'au ciel je m'envolerai
Pour prier Dieu, mais si longtemps
Que cela n'aura pas eu lieu
Je ne veux pas connaître Dieu.
Vous, enterrez-moi, levez-vous,
Brisez enfin, brisez vos chaînes,
La liberté, arrosez-la
Avec le sang de l'ennemi.

Plus tard dans la grande famille,
La famille libre et nouvelle,
N'oubliez pas de m'évoquer
Avec des mots doux et paisibles.

*Le 25 Décembre 1845
à Pereiaslav.*

Pourquoi, champ vert, pourquoi
Es-tu devenu noir ?
— Je suis devenu noir
De tout le sang versé
Là pour la liberté.
Près de Berestetchko, (1)
Sur de nombreuses lieues,
Les glorieux Zaporogues
M'ont couvert de leurs corps
Et les freux à minuit
A leur tour m'ont couvert.
Ils arrachent les yeux
Des cosaques tombés
Mais refusent les corps.
Je suis devenu noir
Pour votre liberté...
Moi je reverdirai
Mais vous ne verrez plus

(1) Berestetchko, ville de Volynie. Lieu d'une bataille entre Polonais et Cosaques, le 30 Juin 1651.

Jamais la liberté.
Vous me labourerez
Taciturnes, gênés,
Maudissant votre sort.

Kos-Aral
1848.

Le soleil s'en va, les monts s'obscurcissent,
L'oiseau se tait, le champ devient muet,
Le proche repos réjouit les gens,
Et moi je regarde et mon cœur s'envole
Vers un jardinet sombre dans l'Ukraine.
Et je m'envole et je m'envole et rêve;
Pendant ce temps mon cœur trouve la paix.
Le champ devient noir, noirs les bois, les monts,
La première étoile apparaît au ciel.
L'étoile ! L'étoile ! Et les larmes tombent.
Oh ! t'es-tu levée en Ukraine aussi ?
Là-bas les yeux bruns te recherchent-ils
Aussi dans le ciel ? Ou bien ils oublient ?
S'ils ont oublié, qu'ils s'endorment donc
Et sur mon destin qu'ils ne sachent rien.

Forteresse d'Orsk
1847.

Et le ciel n'est pas lavé
Et les flots sont endormis.
Loin, au-dessus de la rive,
Tout comme s'ils étaient ivres,
Sans vent, se courbent les joncs.
Dieu, dois-je encore longtemps
Languir ici dans la steppe,
Au bord de la mer infâme ?
L'herbe jaunie est muette
Et se courbe dans la steppe
Comme un être qui vivrait.
Mais l'herbe jaunie refuse
De dire la vérité,
Et personne en dehors d'elle
Que l'on puisse interroger.

Kos-Aral
1848.

A LIKERIA (1)

En souvenir du 5 Août 1960.

Ma bien-aimée ! O mon amie !
Pour nous pas de foi sans la croix,
Pour nous pas de foi sans le pape,
Pour les esclaves impuissants,
Endormis comme des cochons
Dans la mare, dans l'esclavage.
Ma bien-aimée ! O mon amie !
Ne te signe pas ni ne jure
Et ne supplie personne au monde.
Sinon les gens te mentiront,
Et le Sabaoth byzantin
Te dupera. Seul le vrai Dieu
Ne ment pas et n'a pas besoin
De punir et de pardonner,
Parce que nous sommes des hommes
Et ne sommes pas des esclaves.

(1) Likeria Polousmakova, Serve, femme de chambre chez M. Makarov, propriétaire à Saint-Petersbourg. Chevtchenko voulait l'épouser. Cette union ne se réalisa pas.

Ma bien-aimée ! Que tu souries,
Et que ton âme libre et sainte
Et ta main libre, mon amie,
Tu me les donnes. Lui voudra
Nous aider à franchir la mare,
A supporter tout le malheur,
Oublier dans une chaumière
Joyeuse et calme ce grand mal.

Le 5 Août 1860
Strelna.

Le jour passe et la nuit passe. Et toi,
La tête entre les mains tu t'étonnes
Que ne vienne pas encor l'apôtre
De la vérité, de la lumière.

*Le 5 Novembre 1860
St-Petersbourg.*

Je ne vais pas mal, Dieu merci,
Mes yeux y voient encore un peu,
Le cœur attend. Il me fait mal,
Le cœur pleure et ne s'endort pas,
Ainsi qu'un enfant mal nourri.
Tu attends, sans doute, mon cœur,
Des temps durs ; n'attends rien de bon.
Pas la liberté désirée.
Elle dort. Le tsar Nicolas
L'a mise en sommeil et, crois-moi,
Cette chétive liberté
Pour la réveiller tout d'abord,
Il faut nous mettre tous ensemble
A tremper la tête de hache,
A tous aiguïser son tranchant,
Ensuite seulement nous mettre
A la réveiller. Autrement,
La pauvre, elle devra dormir
Et jusqu'au jugement dernier.
Tout ce que pourront les seigneurs

Ils le feront pour la bercer.
Ils en élèveront des temples !
En élèveront des palais !
Ils aimeront leur tsar ivrogne
Et le glorifieront ainsi
Que son régime byzantin —
C'est cela qui nous attendrait.

St-Petersbourg
1858.

Oh ! vous les hommes, vous les pauvres hommes,
Qu'avez-vous donc à faire avec des tsars ?
Qu'avez-vous à faire avec des piqueurs ?
Vous êtes des hommes et pas des chiens !

C'est la nuit, le verglas, il bruine,
Il neige, il fait froid. La Néva
Passe en silence sous le pont,
Porte un fin glaçon quelque part.
Moi dans la nuit, je vais aussi,
Je marche et je tousse en marchant.
Et je vois : comme des agneaux
Vont des fillettes négligées ;
Derrière elles, courbé, boitant,
Marche un vieillard et l'on dirait
Qu'il conduit à la bergerie
Un bétail qui n'est pas à lui.
Où se trouve ce monde-ci ?
Existe-t-il une justice ?
On pousse, nues et affamées,

Ces batardes-ci vers la mère, (1)
Lui rendre les derniers devoirs,
On les pousse comme un troupeau.
Y aura-t-il un jugement ?
Y aura-t-il un châtimeut
Pour les tsars, pour les fils des tsars ?
Un jugement sur cette terre ?
La vérité règnera-t-elle
En ce monde, parmi les hommes ?
Il faut que cela soit, sinon
Le soleil arrêtant sa course
Brûlera la terre souillée.

3 Novembre 1860
St-Petersbourg.

(1) Alexandra Fedorovna, veuve du tsar Nicolas 1^{er}. En 1856 la tsarine s'opposa farouchement à la libération de Chevtschenko.

L'HYMNE DES NONNES

Foudre, secoue cette maison
Où nous mourrons, maison de Dieu.
Dieu, nous nous en prenons à toi,
Nous t'en voulons et nous chantons :
Alleluia !

Ah ! sans toi, nous aurions aimé,
Et nous nous serions mariées,
Nous aurions des enfants à nous,
Que nous instruirions en chantant :
Alleluia !

Tu nous a dupées, abusées,
Et nous, misérables victimes,
Nous nous sommes leurrées nous-mêmes
Et nous nous mettons à hurler :
Alleluia !

Donc tu nous veux inemployées,
Mais nous sommes de jeunes femmes
Et nous dansons et nous chantons,
Et nous clamons et répétons :
Alleluia !

20 Juin 1860
Saint-Petersbourg.

J'allais avoir treize ans.
Je paissais les agneaux
Derrière le village.
C'est à cause peut-être
Du soleil qui brillait
Ou bien il m'arrivait
Quelque chose d'étrange.
Je me sentis soudain,
Je me sentis si bien
Que c'était comme si
Je me trouvais chez Dieu...
On me dit de rentrer.
Moi, caché dans les herbes,
J'étais à prier Dieu.
Je ne sais pas pourquoi
Etant petit garçon
Je priais avec tant
De confiance et d'amour,
Pourquoi j'étais si gai.
Il semblait que le ciel

Le village et l'agneau
Lui-même s'égayaient.
Et le soleil chauffait
Mais il ne brûlait pas.
Hélas ! pas bien longtemps
N'a chauffé le soleil.
Il est devenu rouge,
Il s'est mis à brûler.
Voici qu'il incendie,
Détruit le paradis.
Je me suis réveillé
De mon ravissement.
Noir devint le village ;
Même le ciel de Dieu
N'est plus qu'un pauvre ciel.
Alors sur mes agneaux
J'ai porté mes regards
Et vu que ces agneaux
Ils ne sont pas à moi.
Alors sur les chaumières
J'ai porté mes regards :
Je n'ai pas de chaumière.
Dieu ne m'a rien donné !
Et les larmes jaillirent,
C'était de lourdes larmes.
Sur le bord de la route,
Tout près, tout près de moi
Était la jeune fille
Qui ramassait du chanvre.
Elle entendit mes pleurs,
S'approcha, dit bonjour,
Elle essuya mes larmes
Puis elle m'embrassa...

A nouveau je trouvai
Que brillait le soleil
Que tout était à moi
De ce qui est au monde,
A moi champs, bois, jardins...
Et nous avons conduit
En riant les agneaux
D'autrui vers l'abreuvoir.
Enfantillage certes !
Mais quand je m'en souviens
Le cœur pleure et fait mal.
Pourquoi Dieu ne m'a-t-il
Pas donné de passer
Là-bas une vie simple
Dans ce paradis-là ?
Là-bas je serais mort
En labourant le champ,
J'aurais tout ignoré
De ce monde alentour
Et je n'errerais pas
Comme j'erre aujourd'hui,
Possédé, maudissant
Et les hommes et Dieu.

Forteresse d'Orsk

1847.

ÇA M'EST BIEN EGAL

QUE je vive en Ukraine ou non,
Après tout, ça m'est bien égal.
Que l'on se souvienne de moi,
Que l'on oublie mon existence,
Moi dans la neige à l'étranger,
Après tout, ça m'est bien égal.
J'ai grandi dans la servitude
Et c'était chez des étrangers,
En esclavage je mourrai
Sans voir les larmes de mes proches.
De ma vie ne restera pas
La moindre trace, pas de signe
Dans notre valeureuse Ukraine
Dont la terre n'est pas à nous.
Père et fils m'auront oublié ;
Le père ne lui dira pas :
« Prie, mon fils, prie Dieu pour l'Ukraine. »
On l'avait tourmenté jadis,
Martyrisé jusqu'à la mort.

Ça m'est bien égal si son fils
Fait ou ne fait pas ses prières.
Mais cela ne m'est pas égal
Que par des hommes faux, méchants,
Notre Ukraine soit endormie
Et qu'après l'avoir dépouillée
Ils la réveillent par le feu.
Non ! Cela ne m'est pas égal.

St-Petersbourg (en prison)

1847.

SOUS LES CERISIERS

LES cerisiers entourent la chaumière,
Au-dessus d'eux des hannetons bourdonnent,
Avec leurs charrues les hommes reviennent,
Chemin faisant les jeunes filles chantent
Et pour le souper les mères attendent.

La famille est là près de la chaumière
Qui prend son repas dans le crépuscule.
C'est la jeune fille qui sert à table,
La mère essaie bien de la sermoner,
Mais le rossignol se fait mieux entendre.

La mère a couché ses petits enfants
Près de la chaumière, à la belle étoile,
A côté d'eux elle-même s'endort.
Tout bruit s'éteint. Les jeunes filles seules
Veillent encore avec le rossignol.

Oh ! les trois chemins,
Trois larges chemins,
Se sont réunis.
Voici que trois frères
Ont pour l'étranger
Quitté leur Ukraine,
Ont laissé leur mère,
L'un quitté sa femme,
Le second sa sœur,
Et pour le plus jeune
C'est sa fiancée.
Dans le champ la mère
A planté trois frênes,
La bru a planté
Un grand peuplier,
La sœur trois platanes
Au sein du vallon
Et la jeune fille,
C'est la fiancée,
Planté l'obier rouge.

Les frênes, les trois,
N'ont pas pris racine
Et le peuplier
A séché sur pied.
Aussi les platanes
Et l'obier aussi,
Languissants, flétris,
Peu à peu sont morts.
Hélas ! les trois frères
Ne reviennent pas,
Et pleure la mère
Et pleure la femme
Avec ses enfants
Dans la maison froide
Et pleure la sœur,
Part à la recherche,
Part à l'étranger
Rechercher ses frères.
Et la fiancée,
C'est dans le cercueil
Qu'elle s'est couchée.
Ainsi les trois frères
Ne reviennent pas,
Ils sont à courir
Par le vaste monde
Et les trois chemins,
Les larges chemins,
Sont couverts de ronces.

Priscn, 1847.

MONDE SEREIN, MONDE PAISIBLE

MONDE serein, monde paisible !
Monde libre, pas enchaîné !
Pourquoi donc, o monde mon frère,
Dans ta bonne et chaude maison
T'a-t-on enchaîné, emmuré ?
On a faussé l'œuvre de Dieu,
On l'a couverte de la pourpre,
Achevée par le crucifix.

Non ! pas achevé. Lève-toi !
Brille sur nous, éclaire-nous.
Mon frère, déchirons la pourpre,
Pour nous en entourer les pieds,
Allumons notre pipe aux cierges,
Chauffons-nous avec les icones
Et balayons du goupillon
La nouvelle maison, mon frère.

*Le 27 Juin 1860
Saint-Petersbourg.*

A N. KOSTOMAROV (1)

LE soleil se cachait derrière
Les gais nuages printaniers.
On offrait de bon cœur le thé
Aux hôtes enchaînés ici.
On plaçait d'autres sentinelles
Toujours en uniforme bleu.
Je me suis un peu fait aux portes,
Qu'on n'oublie pas de verrouiller,
Même aux barreaux de la fenêtre.
Je ne regrette pas mes larmes
Oubliées, pénibles, sanglantes.
Mes larmes se sont écoulées
Dans le champ qui reste infertile.
Si de la menthe s'y montrait ?
Mais on n'y peut rien voir jamais.
Je me rappelle mon village,
Ai-je laissé quelqu'un là-bas ?

(1) Nicolas Kostomarov (1817-1885) ; Professeur à l'Université de Kiev, ami de Chevchenko, était membre de la Société des Sts Cyrille et Méthode.

Père et mère sont dans la tombe.
Mon cœur se serre de douleur.
Puisque personne à moi ne pense,
Je regarde ta mère, o frère :
Elle est plus noire qu'un terreau,
Paraît descendre de la croix...
Je prie, mon Dieu, je prie, je prie
Et jamais je ne cesserai
De te louer que je n'aie pas
A partager avec quiconque
Mes fers et mes jours de prison.

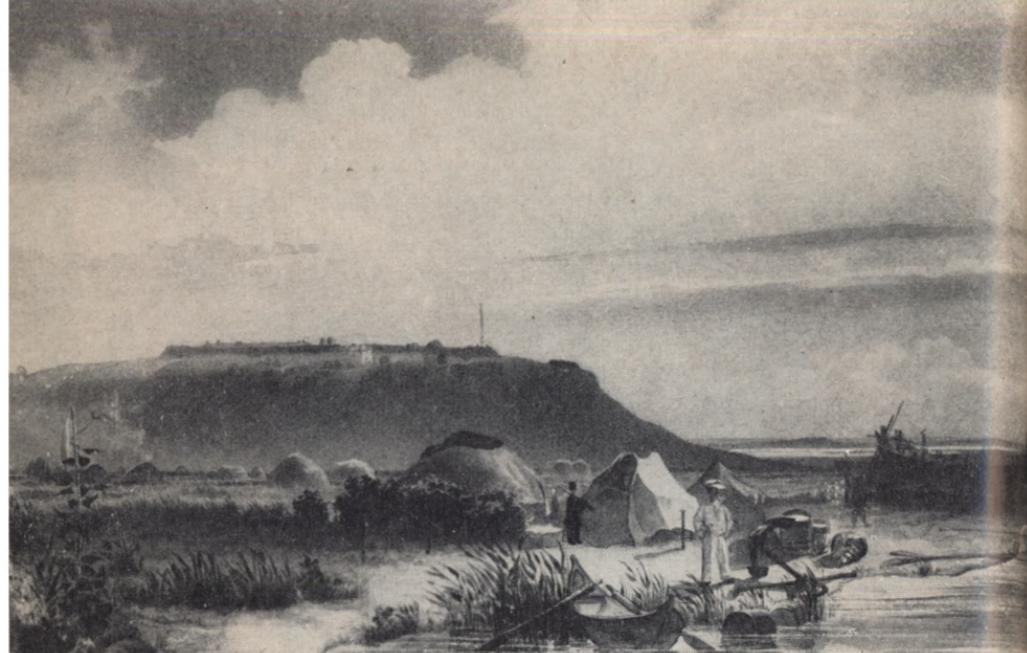
En prison, 1847.

SI nous nous étions revus
La peur t'aurait-elle prise ?
Que m'aurais-tu dit alors ?
Quel mot tendre ? Aucun, et même
Tu ne m'aurais reconnu.
Ou peut-être bien qu'ensuite
Tu te serais rappelée,
Aurais dit : « J'ai fait un rêve.
« Ah ! la sotte que je suis. »
Moi, je me serais réjoui
De tout cœur, ma merveilleuse,
Mon destin aux sourcils noirs !
Si je m'étais souvenu
De notre malheur ancien,
Jeune, joyeux et méchant,
Comme j'aurais sangloté.
Et j'aurais remercié Dieu
Que cela fut arrivé
Non dans la réalité,

Rien que dans un mauvais rêve ;
Qu'ait disparu pour toujours,
Ait coulé dans l'eau des pleurs
L'ancienne merveille sainte.

Kos-Aral
1848.





Fortifications de Raïm en Kazaquie, aquarelle de 1848.

Page précédente :

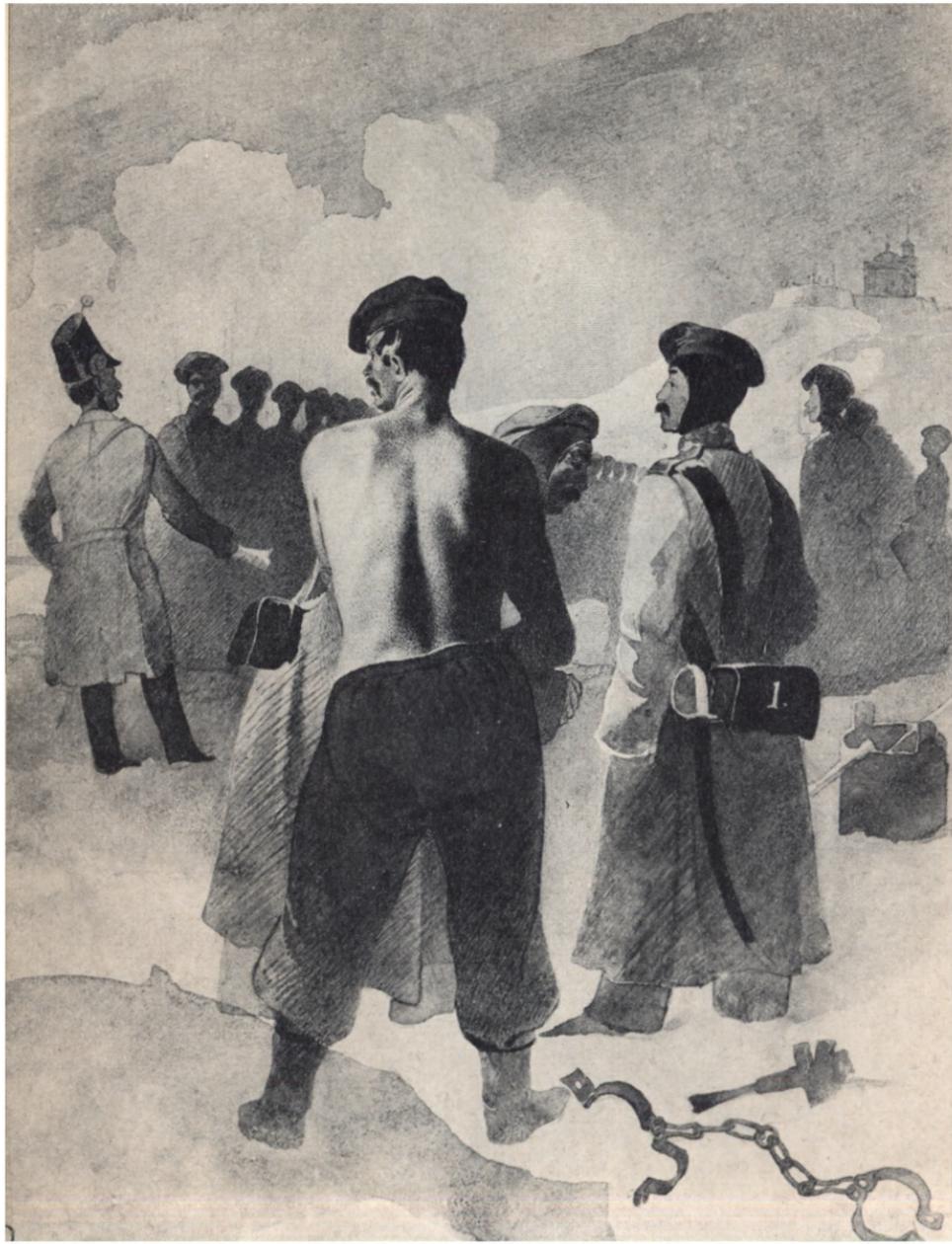
Aquarelle de 1841 : « La Bohémienne ».



Paysage. Aquarelle de 1848.

Page suivante

Prisonnier fouetté. Encre de 1856.



LE PROPHETE

OR, le Dieu qui aimait les gens
Comme des enfants innocents
Envoya sur terre un prophète
Pour leur annoncer son amour,
Leur apprendre la vérité.
Tout comme notre Dniepr immense
Coulait sa parole, tombait
Au plus profond du cœur des gens,
D'un invisible feu brûlait
Des âmes jusqu'alors gelées.
Et les gens éclairés par lui
Aimaient le prophète et partout
Le suivaient en versant des larmes.
Mais pervers, ils ont corrompu
La sainte vérité de Dieu.
Ils ont offert des sacrifices
Aux dieux des autres, les infâmes !
Ils ont lapidé le saint homme
Sur la place — malheur à vous !

Alors dans sa juste colère,
Le grand Dieu comme pour les bêtes
Les plus sauvages et féroces
Ordonna de forger des fers,
De creuser des cachots profonds.
Et, race féroce, cruelle,
Au lieu du prophète humble et bon,
C'est un tsar que Dieu vous donna.

Kos-Aral, 1848
St-Petersbourg, 1859.

SI VOUS SAVIEZ JEUNES SEIGNEURS

SI vous saviez, jeunes seigneurs,
Si vous saviez où les gens pleurent,
Vous n'écririez pas d'élégies,
Vous ne loueriez pas Dieu pour rien
Tout en vous moquant de nos larmes.
Je ne sais pas pourquoi l'on dit
Que c'est un paradis tranquille
La chaumière dans le bosquet.
Jadis dans pareille chaumière,
J'ai souffert, j'ai versé des larmes,
Ce furent mes premières larmes.
Je me demande s'il existe
Dans l'univers un mal féroce
Qui ne fût dans cette chaumière
Que l'on appelle un paradis.
Je ne l'appelle pas ainsi,
La chaumière dans le bosquet,
Située au bout du village
Sur les bords de l'étang limpide.

Ma mère m'y donna le jour,
Elle y chantait en me langeant,
Et faisait couler sa tristesse
Sur son enfant. Dans ce bosquet,
Dans la chaumière-paradis,
J'ai vécu l'enfer, l'esclavage,
Le dur travail ; même le temps
Manquait pour dire des prières.
C'est là que ma mère chérie,
Toute jeune encore mourut
De misère et de dur travail.
Et c'est aussi là que mon père
Pleurait au milieu de ses gosses
(Nous étions tout petits et nus),
Ne supporta pas son destin
Et mourut comme un serf... nous autres,
Parmi les gens nous dispersâmes
Comme des souris. A l'école,
Moi je me trouvais porteur d'eau ;
Comme serfs travaillaient mes frères
Jusqu'à ce qu'on rasât leurs crânes
Pour les envoyer à l'armée.
Et mes sœurs, mes sœurs, o malheur !
Mes tendres, mes jeunes colombes,
Pour qui vivez-vous dans ce monde ?
Dans des familles étrangères
Il vous fallut grandir, mes sœurs,
Vous livrer au travail à gages,
Vos nattes y deviendront blanches
Et dans cet état vous mourrez.
J'en ai peur quand je me rappelle

La chaumière au bout du village.
O Dieu, il s'en passe des choses
Ici dans notre paradis,
Sur la terre bénie par toi.
Dans ce qui fut le paradis
Nous avons implanté l'enfer.
Nous en voulons un autre, o Dieu,
Où vivre en paix avec nos frères,
Où par eux labourer les champs,
De leurs larmes les arroser !
Peut-être bien encore... non,
Je ne sais rien, il semble que...
Toi-même... (Sans ta volonté,
Oh Dieu, nous n'aurions pas langu
Aussi nus dans ce paradis).
Toi-même, là-haut dans les cieux,
Tu te moques de nous, peut-être,
Tiens conseil avec les seigneurs
Pour gouverner le monde. Vois :
Le bosquet vert, là, qui s'incline ;
On distingue derrière lui
L'étang comme une large toile,
Les saules penchés sur l'étang
Tranquillement baignent leurs branches...
Ah ! N'est-ce pas le paradis ?
Mais viens voir, demande ce qui
Se passe dans ce paradis !
Bien sûr, o Toi, o Seul ! O Saint !
A Toi vont la joie et la gloire
Pour tes étonnantes actions !
Mais non ! Mais non ! pas de louanges,

Partout du sang, partout des larmes.
Sur la terre il n'est rien de saint !
Il me semble bien que les hommes
T'ont déjà renié, Toi aussi.

Orenbourg
1850.

A MA SŒUR (1)

EN passant auprès de villages
Pauvres, tristes, au bord du Dniepr,
Je pensais : « Où trouver abri,
« Qu'est-ce que je vais devenir ? »
Et je vois en rêve, je vois
Sur une colline un jardin,
Dans le jardin une chaumière
Ornée comme une jeune fille.
On voit de là s'étendre au loin
Le Dniepr, notre père qui brille
Et qui jette des étincelles.
Dans l'ombre du jardin, je vois :
Assise sous un cerisier
Ma sœur unique se repose,
Elle est là comme au Paradis,
Elle qui souffrit tellement.
Elle est là qui m'attend, la pauvre,

(1) Sœur de Chevtchenko : Jarina (Irène) Grigorivna Boyko. Le poète garda pour elle pendant toute sa vie une très vive amitié.

Moi qui viens d'au-delà du Dniepr.
Voici qu'elle croit voir déjà
Un bateau qui surgit des vagues.
Le bateau s'approche, il est là,
Hélas ! les vagues l'engloutissent :
« Petit frère ! O mon sort atroce ! »
Et nous nous sommes réveillés
Toi serve, moi dans l'esclavage.
Ainsi dès l'âge le plus tendre
Il nous a fallu traverser
Un champ de chardons. O ma sœur !
Prie que si nous restons en vie,
Dieu nous aide à le traverser.

Le 20 Juillet 1859
Tcherkassy.

SONGE (1)

A Marko Voutchok.

SERVE, elle coupait le blé,
Elle tombait de fatigue,
Mais ce n'est pas pour aller
Se reposer qu'elle part,
Passe entre les gerbes, c'est
Pour nourrir son fils Ivan.
Emmailloté, le bébé
Pleure à l'ombre d'une gerbe.
La mère le démaillote,
Le nourrit et le caresse.
Assise près de son fils,
Elle somnole, elle rêve :
Son Ivan est déjà grand,
Il est riche et beau, l'époux
D'une jeune fille libre,
Car lui-même maintenant
N'appartient plus au seigneur.

(1) Marko Voutchok (1834-1907), pseudonyme de Maria Vilinski-Markovitch, écrivain démocrate ; elle a décrit la vie des paysans ukrainiens. Admiratrice de Chevtchenko.

Ils sont dans leur champ joyeux,
Moissonnent leur propre blé,
Et voici que leurs enfants
Leur apportent le repas.
Et, la pauvre, elle sourit.
Soudain elle se réveille,
Elle regarde autour d'elle :
Rien de tout cela n'existe.
Elle regarde l'enfant,
L'emmailote doucement
Puis se remet au travail.
Il faut en abattre avant
L'arrivée du surveillant.

13 Juillet 1858
St-Petersbourg.

N'est-il pas temps, mon amie,
Pas temps, ma pauvre voisine,
De cesser enfin d'écrire
Des poèmes inutiles,
De nous mettre à préparer
Les voitures pour le long
Voyage vers l'autre monde
Où nous reposer chez Dieu ?
Fatigués, vieillis nous sommes
Et devenus raisonnables.
C'en est bien assez pour nous,
Allons maintenant dormir,
Allons donc nous reposer
A la maison maintenant...
Et que la maison est gaie,
Sûrement que tu le sais !

N'y allons pas encore,
Restons, o mon amie ;
Il est encore tôt,
Marchons, asseyons-nous

Et regardons le monde,
Amie, regardons-le.
Voyons comme il est large,
Comme il est haut et gai,
Comme il est clair, profond.
Marchons donc, mon étoile,
Montons dans la montagne,
Reposons-nous là-haut
Et, pendant ce temps-là,
Les étoiles, tes sœurs,
Tes sœurs qui n'ont pas d'âge,
Vogueront, brilleront.
Donc ma sœur attendons,
Donc attendons un peu,
Epouse vénérée,
Et par nos bouches pures
Ensemble prions Dieu
Et puis nous partirons
Au loin tout doucement
Par la route qui passe
A travers le Léthé,
Ce lieu sombre et sans fond.
Bénis-moi, mon amie,
Pour que ma juste gloire
Je la tienne de toi...
En attendant ce jour-là,
Allons simplement tout droit,
Rendons-nous chez Esculape
Et demandons lui s'il peut
Tromper Charon et les Parques.
Et si le vieillard alors
Commençait à rêvasser

Nous composerions couchés
Une copieuse épopée.
Loin au-dessus de la terre
Ensemble nous planerions.
Quand nous aurions amassé
Suffisamment d'hexamètres,
On les mettrait au grenier
Pour que les souris les mangent.
Après nous pourrions reprendre
La prose bien ordonnée,
Amie, ma digne compagne.
Mais non ! avant que la flamme
Pour de bon ne soit éteinte,
Allons plutôt chez Charon,
Par l'obscur Léthé sans fond.
Et nous le traverserons,
Portant avec nous la gloire,
La juste, l'honnête gloire,
La gloire jeune, éternelle —
Ou bien je m'en passerai.
Si m'en est donnée la force,
Au-dessus du Phlégéthon,
Au-dessus même du Styx,
Là-haut dans le Paradis,
Comme au-dessus du grand Dniepr,
Je vais faire une chaumière
Et planter un jardinet
Tout autour de la chaumière ;
Dans la fraîcheur tu viendras,
Ma belle, tu t'assoieras.
Nous nous souviendrons du Dniepr,
De l'Ukraine, des villages

Tout joyeux parmi les bois
Et des tombes dans les steppes.
Et de joie tout pénétrés
Ensemble nous chanterons.

14 et 15 Février 1861
St-Petersbourg.

On te disait : « Ne quitte pas ta mère. »
Et toi tu l'as quittée, tu t'es enfuie.
Longtemps, longtemps elle t'a recherchée
Ne t'a pas trouvée, est morte en pleurant.
Où tu jouais on n'entend plus personne
Et même le chien vagabonde ailleurs ;
Brisée la fenêtre de la chaumière ;
Durant le jour des agneaux viennent paître
Dans le sombre jardin ; pendant la nuit
Chouettes, hiboux annoncent le malheur
Empêchant les voisins de bien dormir.
Les herbes folles cachent la pervenche
Qui t'attendait pour couronner ton front ;
Dans le bocage le petit étang
Où tu te baignais est devenu sec,
Et le bocage est triste car l'oiseau
Ne chante plus, tu l'as pris avec toi ;
Dans le ravin la fontaine s'effondre,
Le saule est mort, il tombe et par les ronces
Est couvert le sentier que tu suivais.

Où t'en allais-tu ? Où t'es-tu perdue ?
Es-tu partie, légère, chez quelqu'un
Là-bas à l'étranger, dans la famille
Formée par ceux qui ne sont pas des tiens ?
Qui réjouis-tu ? Dis, qui te possède ?
Le cœur te croit plutôt dans un palais
Où tu n'as pas regret de ta chaumière.
Je supplie Dieu que jamais la tristesse
Ne vienne au palais te rendre visite,
Que jamais, jamais elle ne t'y trouve
Que tu n'en viennes pas à blâmer Dieu
Et que tu ne maudisses pas ta mère.

En prison, 1847.

N'épouse jamais une femme riche
Car du logis elle te chassera.
N'épouse jamais une femme pauvre
Car de la nuit dormir tu ne pourras.
Prends plutôt pour femme la liberté,
Du cosaque épouse la destinée,
Celle qui sera ce qu'elle sera
Et si pauvre elle est, pauvre elle sera.
Mais pour t'ennuyer tu n'auras personne,
Personne non plus pour te demander
Lorsque tu as mal la cause du mal, ' Personne à toi ne s'intéressera.
On dit bien souvent que pleurer à deux
Oui, cela console et soulage mieux.
Sois dur envers toi, il est moins pénible
D'être vraiment seul quand il faut pleurer.

4 Octobre 1845
Mirgorod.

LES NUITS D'UNE JEUNE FILLE

Les nuits ont desséché
Les yeux bruns de la jeune fille
LA NONNE MARIANNE

LA natte épaisse est défaire,
Descend jusqu'à la ceinture,
Les seins découverts ressemblent
Aux flots de la grande mer,
Les yeux bruns brillent pareils
Aux étoiles dans la nuit.
Les bras blancs se sont tendus
Pour entourer une taille
Et les voilà qui s'enfoncent
Dans l'oreiller pâle et froid,
Restent figés, immobiles,
Et ce n'est qu'avec des pleurs
Que la fille les écarte.
« A quoi sert ma belle natte,
« A quoi mes yeux de colombe,
« A quoi donc ma taille souple
« Si je n'ai d'ami fidèle
« A qui donner mon amour,
« Avec qui me partager ?

« Mon cœur, mon cœur, il est dur
« De battre tout seul au monde.
« Avec qui vivre, avec qui
« Dis-le moi, monde perfide.
« Dis-moi donc aussi pourquoi
« Cette gloire d'être belle ?
« Je veux vivre par mon cœur
« Et non pas par ma beauté.
« Dire qu'on m'envie pourtant,
« Que les gens pensent de moi
« Que je suis fière et méchante.
« Mais les gens ne savent pas
« Ce que dans mon cœur je cache..
« Qu'ils médisent donc de moi,
« Le péché sera pour eux.
« Dieu bon, ne voudrais-tu pas
« Ecourter tes sombres nuits ?
« Elles me sont si pénibles.
« Le jour, je ne suis pas seule,
« Je parle aux champs et j'oublie
« Mon triste sort, mais la nuit... »
Elle se tait, les pleurs coulent,
Les bras blancs se sont tendus,
S'enfoncent dans l'oreiller.

*Le 18 Mai 1844
Saint-Petersbourg.*

PEREBENDIA (1)

AVEUGLE et vieux, Perebendia,
Mais qui donc ne le connaît pas ?
Lui qui partout dans le pays
S'en va jouant de la kobza,
Et qui joue est toujours connu
Par les gens qui lui savent gré,
Car il dissipe leur tristesse
Bien qu'il ne soit pas gai, lui-même,
Malheureux qui passe ses jours,
Ses nuits à l'abri des clôtures.
Dans le monde il est sans foyer,
De sa vieille tête toujours
Le malheur se joue, mais qu'importe !
Il s'assied, commence à chanter :
« Ne murmure pas, o mon pré. »
Tout en chantant il se souvient
Qu'assis à l'abri de la haie
Perebendia est orphelin.

(1) Perebendia signifie homme fantasque, original.

Il s'attriste alors, se désole
Et voilà donc comment il est,
Le fantasque, le vieil errant,
Commence à chanter sur Tchaly
Et va finir sur Gorlitza.
Pour les jeunes filles aux prés
La chanson est sur Grits-le-Gars (2)
Puis c'est la chanson du printemps ;
Pour les gars à l'estaminet,
Il chante Serbine d'abord (3)
Puis la belle cabaretière (4).
Dans les festins des gens mariés
(Si la belle-mère est mégère)
Sur un malheur, un peuplier.
Et vient la chanson « Au Bosquet » (5) ;
Au marché ce sera Lazare (6)
Ou, pour mieux instruire le peuple,
Grave, il chantera comment fut
Ruinée la Sitch des Zaporogues.
Tel il est ce Perebendia,
Le fantasque, le vieil errant,
Toujours commence par des rires
Et toujours finit par les larmes.
Le vent souffle, parcourt les champs.
Sur la tombe qui fait un tertre
Le kobzar est assis et joue.

(2) Gritz le Gars, chanson populaire, histoire d'un amour outragé.

(3) Serbine, chanson populaire, proteste contre l'outrage fait à la dignité de la femme.

(4) Belle cabaretière, fustige l'hypocrisie.

(5) Au Bosquet, condamne une mère méchante.

(6) Lazare, chanson d'inspiration religieuse : l'homme riche persécute le pauvre.

La steppe est tout autour de lui
Ainsi qu'une mer large et bleue
Où les tombes, l'une après l'autre,
Se suivent à perte de vue.
Le vent fait flotter ses moustaches
Qui grisonnent, son vieux toupet.
Et tantôt le vent s'accroupit,
Ecoute jouer le kobzar,
Ecoute comment rit son cœur,
Comment pleurent ses yeux aveugles,
Puis il recommence à souffler..
Il s'est caché, le vieil errant,
Dans la steppe sur une tombe
Pour que personne ne le voie,
Cependant que le vent disperse
Ses paroles parmi les champs,
Pour que les gens point ne l'entendent
Car c'est la parole de Dieu,
Car c'est le cœur qui parle à Dieu
Dans le sein de l'intimité,
Car c'est pour la gloire de Dieu
Le cœur lui-même qui gazouille,
Tandis que tout au loin s'envole
Sur un nuage la pensée,
S'envole comme fait un aigle
Aux ailes bleues et noires, plane
Bat le ciel de ses larges ailes.
Sur le soleil elle se pose,
Lui demande où se tient sa couche,
Comment le matin il se lève,
Ecoute ce que dit la mer,
Demande à la montagne noire :
« Pourquoi muette maintenant ? »

Et de nouveau remonte au ciel
Car le malheur est sur la terre ;
Sur la terre pourtant si grande
Il n'y a pas un petit coin
Pour qui sait tout, qui tout entend,
Pour qui sait ce que dit la mer
Qui sait où le soleil se couche.
Personne ici-bas ne l'accepte,
Il est seul au milieu de tous
Comme est seul aussi le soleil.
Certes, les hommes le connaissent
Puisqu'il vit avec eux sur terre
Mais si les hommes l'entendaient
Quand il parle, seul, sur la tombe,
Quand il parle, seul, à la mer,
Eux-mêmes auraient bafoué
La sainte parole de Dieu.
« Imbécile » auraient-ils clamé
Au vieil errant, l'auraient chassé.
« Qu'il aille au-dessus de la mer
« Se promener », auraient-ils dit.
Tu es bon, joueur de kobza,
Tu fais bien d'aller sur la tombe,
D'y chanter, mon père, et parler !
Ma colombe, vas-y longtemps,
Tant que ton cœur ne s'endort pas,
Et chante comme tu le fais,
Pour que les gens point ne t'entendent,
Et pour que point ils ne te fuient.
Frère, envers eux, sois indulgent.
Danse, mon pauvre bougre, danse,
Comme un seigneur peut l'exiger
Puisqu'il est riche, ce seigneur.

Voilà comment il est, le vieux,
Le fantasque Perebendia.
Il entonne une chanson gaie,
Finit par une chanson triste.

Saint-Petersbourg
1839.

CAUCASE

A mon ami très cher Jacob de Ballemín

Qui changera ma tête en fontaine
et mes yeux en source de larmes
que je pleure jour et nuit les tués ?...

(JEREMIE, chap. 9 vers 1)

UN massif montagneux entouré de nuages,
Tout couvert de chagrin, tout arrosé de sang.

Depuis les temps immémoriaux
Un aigle y châtie Prométhée,
Chaque jour lui frappe les côtes,
Chaque jour lui brise le cœur.
Il le brise mais ne peut boire
Le sang vivant — le cœur revit
Et de nouveau se met à rire.
Notre âme ne peut pas mourir,
La liberté ne meurt jamais.
Même l'insatiable ne peut
Pas labourer le fond des mers,
Pas enchaîner l'âme vivante,
Non plus la parole vivante,
Diffamer la gloire de Dieu,
Du Dieu très grand.

Ce n'est pas nous qui discuterons avec toi,
Ce n'est pas nous qui jugerons de tes affaires.
Il nous faut seulement pleurer, pleurer, pleurer,
Il ne faut que pétrir notre pain quotidien
Et la sueur mêlée à du sang et des larmes.
Notre vérité dort, on dirait qu'elle est ivre,
Et pendant ce temps-là nos bourreaux nous maltraitent.

Quand se réveillera-t-elle ?
Quand iras-tu Te reposer ;
Dieu fatigué, nous laissant vivre ?
Nous croyons en Ta force, O Dieu,
Et nous croyons en Ton esprit.
La vérité se lèvera !
La liberté se lèvera !
Tous les langages te loueront
Pour tous les siècles à venir.
Mais les rivières pour l'instant
Coulent toutes pleines de sang.

Un massif montagneux entouré de nuages,
Tout couvert de chagrin, tout arrosé de sang.
C'est là-bas que Nous, le Clément, (1)
Avons surpris la liberté
Qui vivait nue et affamée
Et nous la pourchassons là-bas.
Beaucoup de soldats y sont morts.
Combien de pleurs ? Combien de sang ?
Tous les empereurs, leurs enfants,
On pourrait tous les abreuver,

(1) Il s'agit du tsar Nicolas 1^{er}.

Les noyer dans les pleurs des veuves.
Et que de pleurs de jeunes filles
Dans le secret des nuits coulèrent
Et de chaudes larmes de mères
Et celles sanglantes des pères,
Des vieux ; ce ne sont pas des fleuves.
C'est une mer déjà qui monte,
S'étale et brûle. Oh ! gloire ! gloire !
Aux lévriers, à nos piqueurs,
Aux chiens, à nos pères les tsars,
Gloire !
A vous aussi, montagnes bleues
Et toutes couvertes de glace.
Gloire à vous, o grands chevaliers,
Vous que Dieu n'a pas oubliés.
Luttez ; vous vaincrez ; Dieu vous aide !
Avec vous sont la vérité,
La liberté sacrée, la gloire !
Aussi bien le morceau de pain
Que la hutte dans la montagne,
Tout est à toi, tout est à toi !
Cela tu ne l'as pas mendié,
Cela ne te fut pas donné,
Personne qui puisse prétendre
Que cela ne soit pas à toi,
Et qui te jette dans les fers.
C'est tout le contraire chez nous.
Parce que nous sommes instruits,
Que nous lisons les livres saints,
Que de la plus sombre prison
Jusqu'au plus élevé des trônes
Chacun de nous est couvert d'or
Et pourtant misérable et nu.

Venez donc apprendre chez nous !
Vous apprendrez, vous connaîtrez
Le prix du pain, celui du sel.
Nous sommes chrétiens, nous avons
Et des temples et des écoles,
Nous avons tout ce qui est bien
Et Dieu, Dieu lui-même est à nous.
Il n'y a pour nous agacer
Que votre hutte ; aussi, pourquoi
Est-elle à vous ? Serait-ce pas
Que nous vous l'avons octroyée ?
Pourquoi ne vous jette-t-on pas
Votre pain comme on jette aux chiens ?
Et pourquoi donc n'avez vous pas
L'obligation de nous payer
Pour le soleil qui vous éclaire ?
Nous ne voulons rien que cela,
Nous ne sommes pas des païens,
Mais de véritables chrétiens.
Nous nous contentons de si peu...
Si vous deveniez nos amis,
Vous apprendriez bien des choses ;
Nous avons bien assez de place
Pour tous ; rien que la Sibérie,
Pensez quel immense pays ?
Et combien de prisons, de gens,
Mais à quoi bon, pourquoi compter ?
Du moldave jusqu'au finnois,
On se tait dans toutes les langues ;
Car partout chez nous l'on prospère
Et chez nous le moine dévot
Lit la Sainte Bible, il enseigne

Que jadis il y eut un tsar
Qui gardait les cochons et prit
Pour femme celle d'un ami
Qu'il fit tuer auparavant,
Ce tsar est au ciel, voyez donc
Par quelle sorte de mérite
On peut gagner le paradis.
Vous êtes encore ignorants,
Vous ne connaissez pas encore
La civilisation chrétienne
Telle qu'on la trouve chez nous.
Apprenez-la... voici la loi :
 « Pille et vole car ainsi
 « Tu verras le paradis. »
Si tu veux tu peux emmener
Aussi bien toute ta famille.
Nous pouvons tout faire ; écoutez :
Les étoiles nous les comptons,
Nous cultivons le sarrazin,
Les Français nous les dénigrons,
Nous nous occupons de commerce,
Au jeu de cartes nous perdons
Des hommes bien sûr... pas des nègres..
Nos semblables et baptisés,
Mais évidemment des gens simples.
Nous ne sommes pas espagnols ;
Dieu, ah ! garde-nous d'acquérir
Des biens volés ainsi que font
Les juifs. Nous respectons la loi,
Celle que l'apôtre enseignait,
Qui nous dit : aimez votre frère.
— Vous, dénigreur, vous, hypocrites,

Ah ! vous que Dieu maudit,
Ce que vous aimez c'est la peau
Et non l'âme de votre frère.
Et vous pillez selon la loi :
Pour votre fille une pelisse,
Pour votre bâtard un magot,
Pour votre épouse des pantoufles,
Pour vous le plaisir clandestin
Dont l'existence est ignorée
Par votre épouse et vos enfants.

Si tu t'es laissé crucifier,
C'est pour qui, Jésus, fils de Dieu ?
Est-ce que c'est pour nous, les bons,
Pour la vérité ? Ou peut-être
Pour que nous nous moquions de toi ?
Hélas ! il en est bien ainsi.
Oui, les temples et les chapelles,
Les icônes, les chandeliers,
La fumée de la myrrhe et puis
Les adorations inlassables.
Tout cela devant Ton image !
Ils prient pour le vol, pour la guerre,
Pour le sang ; ils prient pour encore
Répandre le sang fraternel.
Ensuite ils te feront le don
D'un linceul qu'ils auront volé
Au beau milieu de l'incendie.

Puisque nous sommes éclairés,
Nous voulons éclairer les autres,
Montrer aux enfants ignorants
Le soleil de la vérité.

Tu comprends ! nous montrerons tout.
Laissez-nous seulement vous prendre
Dans nos mains, vous apprendrez tout !
Comment construire des prisons,
Forger des chaînes, les porter,
Comment tresser des fouets nouveaux.
Vous apprendrez tout ; seulement
Donnez-nous vos montagnes bleues,
Puisque nous vous avons déjà
Enlevé la plaine et la mer.

Pour toi donc l'exil à ton tour, mon seul ami,
Mon bon Jacob. Ce n'est certes pas pour l'Ukraine
Mais c'est pour son bourreau que tu répands ton sang.
Tu as dû boire le calice moscovite,
Le poison moscovite il t'a fallu le boire.
Mon bon ami Jacob, inoubliable ami,
Que ton âme toujours vive dans notre Ukraine :
Vole au-dessus des berges avec les Cosaques,
Cherche les tombes remuées parmi la steppe,
Verse de tristes larmes avec les Cosaques
Attends-moi dans la steppe à mon retour d'exil.

En attendant cet heureux jour,
Mes pensées, ma peine féroce,
Je les sèmerai ; qu'elles croissent,
Qu'elles causent avec le vent.
Et le vent doux de notre Ukraine
Avec la rosée portera
Mes pensées au loin jusqu'à toi.

(1) De Ballemain (ou de Balmain) Jacob (1813-1845) : ami de Chevtchenko, peintre, officier dans l'armée russe opérant au Caucase, périt pendant une expédition dirigée contre les montagnards insoumis (les Tcherkesses).

Ami, tu les accueilleras,
Pleurant des larmes fraternelles,
A voix basse tu les liras,
Tu te souviendras de la steppe,
Et des tombes et de la mer
Et tu te souviendras de moi.

*Le 28 Novembre 1845
à Pereiaslav.*



Tarass Chevtchenko en 1861. Huile.



Tombeau de Chevtchenko à Kanev.

GAMALIA (1)

« PAS de vague, de vent qui vienne de l'Ukraine.
« Est-ce qu'en ce moment même on y délibère
« Comment contre les turcs faire un soulèvement ?
« Rien n'en vient jusqu'à nous en pays étranger.
« O souffle, vent ! Souffle d'au-delà de la mer,
« D'au-delà de la mer et du Veliki Loug, (2)
« Sèche nos pleurs, couvre le cliquetis des chaînes,
« Chasse notre tristesse. Et toi, mer azurée,
« O mer, agite-toi, va porter les chaloupes (3)
« De Cosaques dont rien ne se voit de la rive

(1) Gamalia est inconnu comme personnage historique. Il est exact que les Zaporogues effectuaient des traversées par mer jusqu'à Bysance et délivraient les captifs de l'esclavage turc.

(2) Veliki Loug est le nom ancien de la contrée située sur la rive gauche du Dniepr, non loin de son embouchure, qui était le lieu de chasse et de pêche des Zaporogues.

(3) Chaloupes : Baïdak, embarcation fluviale de bois à un mât et à fond plat dont la longueur était 15/20 mètres, la largeur 3/4 mètres et la hauteur approximativement 5 mètres.

Aux XVII^e-XIX^e siècles les baïdaks servaient au transport des marchandises sur le Dniepr. Pour déplacer ces bâtiments on se servait de rames ou de voiles. Aux XVI^e-XVIII^e siècles les Zaporogues se servaient de baïdaks comme bâtiments de guerre pour aller en pleine mer.

« Que leurs bonnets et qui vers ce rivage hostile
« Naviguent, rament pour venir nous délivrer.
« Même si ce n'est pas pour nous chercher qu'ils viennent,
« O Dieu, fais-les venir d'Ukraine jusqu'ici.
« Lorsque nous aurons vu cet exploit des Cosaques,
« Nous aurons vu leur gloire et nous pourrons mourir. »

Ainsi chantaient les Cosaques à Scutari, (4)
Ainsi chantaient les pauvres diables dans les larmes
Et de pleurer mettait le comble à leur tristesse.
Le Bosphore se mit à trembler car jamais
Il n'avait entendu les Cosaques pleurer.
Il gémit, le puissant, et comme un taureau gris
Il frissonna très fort et tout en mugissant
Il repoussa la vague au loin dans la mer bleue.
Et la mer répéta les clameurs du Bosphore
Puis elle les chassa vers le golfe du Dniepr,
Celui-ci jusqu'aux flots du fleuve les porta
Et le Dniepr, notre aïeul vigoureux, tempêta
Et l'écume à ce cri tomba de ses moustaches :

« Dors-tu, m'entends-tu, frère Loug ?
« M'entends-tu, toi, sœur Khortitsa ? » (5)
Et Loug et Khortitsa grondèrent :
« J'entends. J'entends. » Alors le Dniepr
Fut soudain couvert de chaloupes
Et les Cosaques entonnèrent :

(4) Scutari, ville de Turquie, faubourg asiatique de Stamboul sur le Bosphore.

(5) Khortitsa, îlot pierreux sur le Dniepr, qui a une longueur de 12 km et une largeur de 2,5 km. A l'époque de la formation de l'unité des Cosaques ukrainiens, Khortitsa devint la résidence de la Sietch des Zaporogues.

« La Turque a sur l'autre rive
« Bâtisse sur pilotis :
« Ohé ! Mer, déchaîne-toi,
« Mugis et brise les rocs,
« Allons lui rendre visite.

« La turque a bien dans ses poches
« Des talhers et des ducats.
« Point n'y allons pour cela,
« Mais pour tuer, incendier
« Et pour délivrer nos frères.

« La turque a des janissaires
« Et sur son banc le pacha.
« Hé ! les ennemis. Nous autres,
« Nous n'hésitons pas. A nous
« La gloire et la liberté. »

Ils naviguent en chantant,
Le vent soulève la mer.
A la proue Gamalia
Qui dirige la chaloupe.
O Gamalia, regarde
Comme la mer est furieuse :
« Elle ne nous fait pas peur. »
Et sur les flots disparaissent.

Byzance dort dans son harem, son paradis,
Scutari dort aussi ; mais, comme un possédé,
Le Bosphore bouillonne et tantôt on l'entend
Gémir, tantôt hurler pour éveiller Byzance :
« Bosphore, ne l'éveille pas, malheur à toi !

« Tes côtes blanches je les couvrirai de sable,
« Je t'ensevelirai dans des couches de vase —
A mugir la mer bleue — « Ne sais-tu pas quels hôtes
« Je porte au sultan... » et la mer le retenait
(Car elle aimait les vaillants slaves à moustache).
Le Bosphore se calme et la Turque somnole
Avec dans le harem le sultan paresseux,
Et seuls, ils ne sommeillent pas, à Scutari,
Les Cosaques dans le caveau. Qu'attendent-ils ?
Liés de chaînes, ils prient Dieu du mieux qu'ils peuvent,
Tandis qu'en mugissant les vagues se succèdent.

« O toi, Dieu vivant de l'Ukraine,
« Ne périssent pas les libres Cosaques
« A l'étranger, dans l'esclavage.
« Quel déshonneur sur terre, aux cieux,
« Pour un cosaque ce serait
« Que se lever dans un cercueil
« Etranger, en terre étrangère,
« D'aller à ton saint jugement
« Les mains dans les fers, enchaîné...
« Sus ! bats, égorge, impitoyable,
« Les mahométans incroyants. »
Crie-t-on derrière le rempart.
Mais qu'est-ce qu'on entend ? Qui est-ce ?
Gamalia, le cœur défaille,
Scutari se met en colère.
« Egorgez », crie Gamalia,
Escaladant la forteresse.
Les canons de Scutari grondent,
Et les ennemis vocifèrent,
Ils sont furieux, les ennemis.
Les Cosaques se précipitent

Et repoussent les janissaires.
Et Gamalia va et vient
Dans cet enfer de Scutari,
Détruit les prisons, rompt les chaînes.
« Vers le bazar envollez-vous,
« Faucons, prenez votre butin. »
Les fauconneaux se secouèrent
Car ils n'avaient pas entendu
De longtemps la langue chrétienne.
Et la nuit même tréssaillit.
La vieille mère n'a pas vu
Ce que la victoire a coûté
Aux Cosaques ; ne t'effraye pas,
Admire le festin cosaque.
Il fait noir comme tous les jours
Et pourtant la fête était grande.
Ce ne sont pas là des voleurs
Mangeant avec Gamalia,
Mangeant en silence du lard
Sans viande de mouton grillé.
« Eclairons-nous, mettons le feu. »
Et Scutari et ses vaisseaux,
Tous ses vaisseaux à plusieurs mâts,
Est de flamme jusqu'aux nuages.
Byzance alors s'est réveillée
Byzance équarquille les yeux,
Grince des dents, accourt à l'aide.

Byzance crie et se démène,
De ses mains touche le rivage,
L'atteint, pousse un grand cri, se lève,
Sous les coups de couteau reçus
Tombe défaillante et muette

Et son sang coule de partout.
Scutari est une fournaise,
Le sang coule dans les bazars,
Vient enfler le large Bosphore
Et, hardis, les Cosaques volent
Comme dans un bois les oiseaux.
Aucun ne fuira ! Tout ce feu
Ne brûle pas les audacieux.
Voici qu'ils détruisent les murs,
Ils emportent l'argent et l'or
Qu'ils ont versé dans leurs bonnets,
Ils en emplissent les chaloupes.
Scutari flambe, le carnage
S'achève, les gars se rassemblent,
Allument leur pipe à des flammes,
Tirent maintenant leurs chaloupes
En coupant les vagues rougies
Par les reflets de l'incendie,
Naviguent ainsi qu'ils feraient
Si de chez eux ils revenaient
Tout comme s'ils se promenaient.
Pardi, ce sont des Zaporogues
Qui chantent tout en naviguant.'

« Le chef Gamalia,
« Notre chef implacable,
« A rassemblé ses gars,
« Pris la mer avec eux,
« Le chef a pris la mer
« Pour se couvrir de gloire,
« Pour délivrer ses frères
« De la prison des Turcs.
« Gamalia partit

« Et vint à Scutari.
« Les frères Zaporogues
« Y attendaient la mort.
« Gamalia cria :
« Frères, nous allons vivre
« Vivre, boire du vin,
« Battre les janissaires
« Et recouvrir nos huttes
« De tapis, de velours. »
Les vaillants Zaporogues
Se jetaient sur les champs
Pour moissonner le seigle,
Ils le mettaient en meules
Et chantaient tous ensemble :
« Gloire à Gamalia
« Dans le monde, partout,
« Dans le monde, partout.
« Gloire dans notre Ukraine,
« Pour n'avoir pas laissé
« Périr à l'étranger
« Des frères Zaporogues. »

Ils naviguent en chantant, les Cosaques :

« Revient l'implacable Gamalia
« Pareil à l'aigle gardant ses aiglons.
« Des Dardanelles souffle un vent : Byzance
« Ne se met pas pourtant à la poursuite ;
« Parce que Byzance a peur que le Moine (6)

(6) Le Moine, c'est l'hetman Petro Kanochevitch-Sagaïdatchny. Sous son commandement, les Cosaques ont effectué plusieurs campagnes contre les villes-fortresses des Tatars et des Turcs qui en ce temps-là étaient les principaux marchés d'esclaves. En vérité Sagaïdatchny n'était pas moine ; il mourut en 1622 d'une blessure qu'il reçut pendant un combat.

« Dans Galata (7) ne remette le feu
« Ou bien que l'hetman Yvan Pidkova (8)
« Ne les appelle en mer pour le combat. »
Ils naviguent et le soleil caché
Par une vague empourpre une autre vague
Et bouillonne et bruit la mer bien-aimée :
« O Gamalia, le vent souffle.
« Voici... Voici... La mer, la nôtre. »
Et les vagues les ont cachés
Comme des montagnes vivantes.

*Octobre-1^{re} quinzaine de Novembre 1842
pendant la traversée pour Stockholm par
la Baltique.*

(7) Galata, faubourg de Bysance.

(8) Ivan Pidkova, un chef Cosaque.

FLEUR DE LYS

« QUAND je grandissais pourquoi
« Les gens ne m'aimaient-ils pas ?
« Et quand j'eus grandi pourquoi
« M'a-t-on tué toute jeune ?
« Pourquoi suis-je maintenant
« Bienvenue dans les palais ?
« Pourquoi ce nom de princesse
« Et ces yeux fixés sur moi ?
« Pourquoi m'admirer autant,
« Ne savoir où me placer ?
« Dis-le moi, mon petit frère,
« Pois de senteur, dis-le moi.
— « Je ne le sais pas, ma sœur, »
Répondit Pois de Senteur,
Inclina sa tête fine,
Toute de rouge et de rose,
Vers le visage tout blanc,
Abattu, de Fleur de Lys.
Alors Fleur de Lys pleura,
Pleura des pleurs de rosée

Et dit à Pois de Senteur :

— « Mon frère, nous nous aimons
« Voilà bien longtemps déjà
« Et je ne t'ai pas conté
« Comment je fus tourmentée
« Quand j'étais un être humain.
« Ma mère... pourquoi, pourquoi
« Etait-elle toujours triste ?
« Pourquoi toujours pleurait-elle
« Lorsqu'elle me regardait,
« Me regardait et pleurait
« Pleurait de voir son enfant ?
« Frère cher, je ne sais pas.
« Qui lui avait fait du mal ?
« J'étais encore une enfant,
« Je jouais, je m'amusais,
« Mais elle de plus en plus
« Déperissait, maudissant
« Notre seigneur très méchant.
« Elle mourut, le seigneur
« Voulut m'élever, me prit.
« J'ai grandi dans un palais
« Dans un grand palais tout blanc.
« Je ne savais pas encore
« Que j'étais fille bâtarde,
« Fille du seigneur lui-même.
« Le seigneur s'en fut au loin
« Quelque part, m'abandonna.
« Alors les gens le maudirent,
« Incendièrent sa maison,
« Ils ne me tuèrent pas,
« Ils ont seulement coupé

« Mes nattes puis m'ont couvert
« La tête avec un torchon.
« Ils se sont moqués de moi,
« Ils m'ont tous craché dessus,
« Même les sordides juifs.
« Voilà ce qui m'arriva,
« Petit frère, dans la vie.
« Les gens ne m'ont pas laissé
« Achever ma courte vie.
« Je suis morte un jour d'hiver
« Auprès d'une palissade.
« Mais au printemps j'ai fleuri
« Fleur blanche comme la neige,
« Et j'ai réjoui le bosquet.
« En hiver, les gens, mon Dieu,
« Ne m'ouvrirent pas leurs portes,
« Mais ils vinrent au printemps
« Admirer cette merveille.
« Les jeunes filles parées
« De fleurs m'ont donné le nom
« De Fleur de Lys, Fleur de Neige.
« Je continue à fleurir
« Dans le bosquet, dans la serre,
« Dans le grand palais tout blanc.
« Dis-moi donc, mon petit frère,
« Dis-le moi, Pois de Senteur,
« Pourquoi Dieu m'a faite fleur ?
« Pour faire la joie des gens,
« De ceux-là qui m'ont tuée,
« Ont tué ma mère et moi ?
« O Dieu bon ! O Dieu très saint !
« O Dieu de miséricorde ! »

Fleur de Lys encor pleura,
Et Pois de Senteur encore
Inclina sa tête fine,
Toute de rouge et de rose
Vers le visage tout blanc,
Abattu, de Fleur de Lys.

Kiev, 25 Juillet 1846.
Nijni-Novgorod, 6 Mars 1858.

UN MOINE

CELA fut à Kiev, à Podol,
Et cela ne reviendra plus
Car le passé ne revient pas.
Ce qu'on attend ne revient pas.
Moi, malgré tout, j'espérerai,
J'attendrai malgré tout mon frère,
Et que mon cœur ait à souffrir,
Que mon cœur souffre de regret !

A Kiev, à Podol, elle allait,
Notre liberté fraternelle,
Allait sans serfs et sans seigneurs,
Allait en veste d'apparat,
Se promenait toute joyeuse,
Couvrait le chemin de velours,
Au-dessus mettait une soie,
Ne cédait le pas à personne.

A Kiev, à Podol, les Cosaques
Qui sont en train de festoyer

Versent le vin dans les baquets
Tout comme si c'était de l'eau,
Car ils ont acheté les caves,
Ont acheté les cabarets
Ainsi que les cabaretières
Et les vins et les hydromels.
Les Cosaques font la kermesse.
La musique gronde et gémit,
Elle égaye, distrait le peuple.
Les séminaristes regardent
Cette fête à la dérobée
Par les fenêtres de l'école.
S'ils étaient libres de le faire,
Sûrement ils y prendraient part...
Mais quel est donc cet homme, ici,
Qu'entourent peuple et musiciens ?

En pantalons de velours rouge
Dont les bas balayent la rue,
Vient un Cosaque. Années, années,
Quoi ? vous l'aviez donc oublié,
Pour que ce vieillard danse ainsi,
De ses pieds levant la poussière,
Et puisse en même temps chanter :
« Ah ! qu'il s'échappe, le crabe,
« Quand on l'attaque, l'attrape.
« Le pavot, que tu le sèmes
« Pour la femme, femme, femme.
« Je frappe, frappe le sol,
« Je le frappe des talons.
« Ce qui me reste de force
« Pour les pointes ce sera.

« Voilà, voilà mes talons.
« Se déchainent mes talons !
« Je frappe, frappe le sol
« De mes pieds, de mes talons. »

Ainsi le vieux chanta, dansa
Jusqu'à l'église du Sauveur, (1)
Il était suivi des Cosaques
Et même de toute la ville,
De la bonne ville de Kiev.
Il a dansé jusqu'au portail
Et s'est mis à crier : « Ohé !
« Saints moines, venez saluer
« Votre camarade du Loug. »
La sainte porte s'est ouverte,
A laissé passer le Cosaque
Puis elle s'est fermée sur lui,
Pour toujours elle s'est fermée.
Qui donc était ce vieillard blanc
Qui faisait ses adieux au monde ?
Cet homme était Semen Palille, (2)
Un Cosaque de Zaporogue
Qui vécut un tas d'aventures
Et qui put en sortir indemne.

Le soleil se lève très haut
Et se couche bas ? Entre temps,
Sans cesse le moine au long froc
Dans sa cellule va et vient.

(1) Eglise du Sauveur à Méjigori.

(2) Semen Palille : adversaire de l'hetman Ivan Mazepa, calomnié et livré par lui à Pierre le Grand, exilé en Sibérie. Finalement grâcié, revient en Ukraine. Il n'est pas certain qu'il fut moine.

Le moine part pour Wischgorod,
Contemple la ville de Kiev,
Va s'asseoir sur une colline,
Et regretter le temps passé.
Il va vers le Dzvonkovaia, (3)
Va boire au puits dans le ravin,
Se souvient comme dans le monde
C'était difficile de vivre.
Puis il rentre dans sa cellule ;
Là, entre les sourdes murailles,
Il se rappelle ses années,
Il se rappelle sa jeunesse.
Il prend le psautier dans ses mains,
Et c'est à haute voix qu'il lit,
Mais dans ses pensées le vieux moine
S'envole loin, très loin de là.
Et les mots du texte sacré
Deviennent de plus en plus faibles ;
Voici qu'entre dans sa cellule
Le lieu même de Zaporogue,
Que devant ses yeux se ranime
La communauté des Cosaques
Et que l'hetman aux cheveux blancs, (4)
Aux yeux comme ceux des hiboux,
Fixe le moine dans les yeux.
Puis c'est la musique, les danses
Et la ville de Berditchev...
Les chaînes cliquètent... Ensuite,
C'est Moscou... les neiges... les bois

(3) Dzvonkovaia, nom d'un puits près du monastère.

(4) Ivan Mazepa (1644-1709). Hetman d'Ukraine. Adversaire de Pierre le Grand.

Et maintenant l'Iénisséi...
Les larmes coulent de ses yeux
Descendent jusque sur le froc...
Vieillard, il te faut prier Dieu,
Dompte ton vieux corps, lis la Bible
En écoutant le son des cloches,
Mais à ton cœur ne donne pas
La liberté, puisque déjà
Il t'a conduit en Sibérie,
Et toute ta vie t'a trompé.
Endors-le, laisse donc en paix
Et ton village de Borzna,
Et ton village de Fastof.
Tout va périr, tu périras,
De toi nul ne se souviendra
Il faut que tu saches cela.
Et le vieillard de sangloter.
Il arrête là sa lecture
De la Bible et dans sa cellule
Il va et vient puis il s'assoit
Et s'abandonne à ses pensées :
« Pourquoi suis-je né dans ce monde ?
« Pourquoi tant aimer mon Ukraine ? »

Une cloche sonna matines,
Et le vieux moine se leva,
Mit son bonnet et prit sa crosse,
Se signa, prit son chapelet
S'en alla vers le monastère
Y prier Dieu pour son Ukraine.

*Forteresse d'Orsk. 1847.
Moscou, 1858.*

UN FOU

ALORS que régnait le tsar-feldwebel, (1)
Le caporal manchot Gavrilovitch (2)
Et le sous-off ivre Dolgorouki (3)
Gouvernaient l'Ukraine. Ils ont en effet
Fait beaucoup de bien, ces sous-offs satrapes ;
Ils ont dépouillé bon nombre de gens,
Le Gavrilitch aux cheveux ras surtout,
Aidé qu'il était par un caporal
Remarquablement agile et méchant.
Ils ont donc si bien fait marcher le peuple
Que Sa Majesté Feldwebel lui-même
Admirait le dressage et tout le reste,
Si bien que toujours il fut bienveillant
A l'égard de ses caporaux zélés.
Nous regardions en silence, nous autres,

(1) Le tsar-feldwebel : Nicolas 1^{er} (1796-1855).

(2) Le caporal Gavrilovitch le manchot. Gavrilovitch Bezroukii, gouverneur de Kiev (1830-1840).

(3) Dolgorouki. Le prince Dolgoroukoff, gouverneur de Kharkov, Poltava et Tchernigev en 1840.

Nous nous grattions le toupet sans rien dire.
Vous, esclaves muets, esclaves lâches,
Vous qui serviez au tsar de marche-pied,
Laquais du caporal saoul, pharisiens,
Dénonciateurs dans des livrées brodées,
Ce n'est pas à vous de vouloir défendre,
La sainte vérité, la liberté.
Car vous avez appris à crucifier
L'homme, votre frère, et pas à l'aimer.
Oh ! genre humain, vaniteux et maudit,
Quand est-ce donc qu'enfin tu crèveras ?
Quand verrons-nous chez nous un Washington
Venir avec sa loi nouvelle et juste ?
Et, quand même, un beau jour, il sera là.
Gavrilovitch opprimait à l'époque
Non pas des centaines, mais des millions
De Polians, de Doulebs, de Drevlians, (4)
Vous aussi, mes fiers habitants de Kiev,
Et vos pimpantes kieviennes données
Par le caporal-satrape à ceux-là
Qui simplement en faisaient leurs servantes,
A ses acolytes, à ses ivrognes,
Et cela vous laissait indifférents.
Parmi vous tout de même il se trouva
Un drôle d'homme original, un fou,
Qui porta la main sur le caporal —
Et, qui plus est, c'était dans une église —
Et le caporal encaïssa la gifle
Sans réagir, tout à fait comme un chien.
Vous auriez dû, vous autres imbéciles,

(4) Polians, Doulebs, Drevlians : trois anciennes tribus slaves dont la fusion a formé la nation ukrainienne.

Avec des fourches vous jeter sur lui,
Mais c'est la peur qui vous paralysait,
Et voilà comment cela s'est passé.
Un jour parmi ce million de porchers
Il s'est trouvé un courageux cosaque
Qui par tout l'empire fit tant de bruit,
D'avoir porté la main sur le satrape,
Mais vous, véritables faibles d'esprit,
Vous l'avez renié, vous l'avez dit fou
Quand le caporal se sentait honteux,
Et votre Feldwebel-Sardanapale,
Au bain, bien sûr, envoya ce juste ;
Mais envers le vieux satrape giflé
Il demeura toujours très bienveillant
Et l'affaire resta sans autre suite,
Le drame jeté sur un tas d'ordures.
Mon étoile claire, tu me conduis
De la prison où je suis maintenant
Au tas d'ordures du tsar Nicolas,
Précisément ; tu brilles, tu l'éclaires
D'une sainte lueur, tu le pénètres
Et le fumier se dresse devant moi,
Une colonne d'abomination.
Tsar éhonté, tsar sadique et toujours
Le persécuteur de la vérité,
Tel tu fus, tsar, et telle fut ton œuvre.
Œil omniscient, Toi Tu voyais de haut
Comment l'on conduisait en Sibérie,
Des esclaves, des justes, dans les fers,
Comment on les torturait, les pendait
Les crucifiait. Et Tu l'ignoraient donc ?
Ou Tu l'as vu sans devenir aveugle ?
Œil, grand œil scrutateur, en vérité

Tu ne pénètres pas profondément,
Tu dors dans ton cadre doré — les tsars...
Ah ! Que le diable emporte ces gredins !
Que leurs rêves soient hantés par les fers !
En Sibérie moi je m'envolerai
Et j'irai plus loin que le Baïkal.
Là, je regarderai dans les montagnes,
Je regarderai dans les noirs bas-fonds,
Dans les trous profonds qui n'ont pas de fond.
Défenseurs de la sainte liberté,
Je vous guiderai, vous, hors des ténèbres,
Hors de la puanteur, de la prison,
En pleine lumière je vous mettrai,
Vos longues cohortes chargées de fer,
Je les exposerai devant les tsars,
Je les exposerai devant les hommes.

Nijni-Novgorod

1857.

LA NUIT DE TARASS

ASSIS auprès d'un carrefour
Le kobzar joue de la kobza.
Autour de lui les gars, les filles
Tels des coquelicots en fleur.
Le kobzar joue, il chante aussi,
Conte comment les Moscovites,
Les Tartares, les Polonais
Ont tant combattu les Cosaques ;
Comment, le dimanche matin,
La foule pour tenir conseil
Arrivait et se rassemblait
Ou comment un jeune Cosaque
Fut enterré dans le bocage
Qui se trouve dans le ravin.
Le kobzar joue, le kobzar chante
Si bien que même le malheur
Est moins lourd. Il y eut jadis
Le régime des attamans
Mais ce temps est bien révolu.
Nous eûmes le pouvoir jadis,

Nous ne l'aurons plus désormais,
Pourtant nous n'oublierons jamais
La gloire des anciens Cosaques.
Au-dessus du Liman se lève
Un nuage, un autre aussitôt
Apparaît au-dessus du champ.
Tel est le destin de l'Ukraine :
Elle s'afflige, est devenue
Triste comme un petit enfant,
S'est mise à pleurer comme lui —
Et personne pour la sauver...
Ainsi périssent les Cosaques,
La gloire et la patrie périssent,
On ne sait à qui se vouer.
Les enfants cosaques grandissent
Sans avoir été baptisés,
On s'aime sans se marier,
On est enterré sans le pope,
Aux juifs on a vendu la foi,
On ne vous permet plus d'entrer
Dans les églises de l'Ukraine,
Les Polonais et les Uniates (1)
S'abattent comme sur un champ
Fait une bande de corbeaux.
Pour venir au secours, personne !

(1) Unia, 1596. Union entre les Eglises catholique et orthodoxe, union soutenue uniquement par les dirigeants, à l'époque, de l'Eglise orthodoxe ukrainienne. L'Union avait provoqué l'opposition du peuple ukrainien, engendré une série de conflits entre les Polonais et les Cosaques Zaporogues.

Uniate, partisan de l'union avec Rome.

A l'appel Nalivaïko (2)
Répondit. Kravtchina périt.
Le Cosaque Pavliouga (3)
Répondit et vint au secours.
Aussi Tarass Triassilo (4)
Répondit en versant des larmes :
« Ma pauvre Ukraine, je te vois,
« Toi, foulée par les Polonais. »
Mon cœur, ma mère ! Ukraine ! Ukraine !
Lorsque je pense à ton destin,
Mon cœur commence à sangloter.
Que sont devenus les Cosaques
De vestes rouges habillés ?
Ta fortune et ta liberté ?
Et tes chefs avec leurs fanions,
Sont-ils devenus de la cendre ?
La mer bleue a-t-elle englouti
Tes monts, tes tombes élevées ?
Ah ! les monts gardent le silence
Cependant qu'écume la mer,
Que languissent les hautes tombes,
Que sur les enfants des Cosaques
Ont le pouvoir des gens sans foi,
Gronde, mer ! taisez-vous, montagnes !
Qu'un grand vent balaye la plaine !
Pleurez donc, enfants des Cosaques,
Pleurez car tel est votre sort !

(2) (3) (4) Chefs Cosaques qui ont lutté contre les Polonais :
Nalivaïko a combattu entre 1591 et 1596 ; pris et exécuté à Varsovie en 1597.
Pavliouga (Pavel Bout) a dirigé l'insurrection des paysans en 1637. Exécuté
à Varsovie en 1638,
Tarass Triassilo a combattu l'armée royale polonaise en 1630.

A l'appel il a répondu
Tarass Triassilo, voici
Qu'il vient pour secourir la foi.
Il dit, l'aigle aux ailes bleues-noires,
Et d'ici peu les Polonais
Vont recevoir de ses nouvelles !
Dit messire Triassilo :
« Eh quoi ! c'est assez s'affliger !
« Allons donc, oh ! seigneurs, mes frères,
« Tous combattre les Polonais. »
Déjà depuis plus de trois jours,
Déjà depuis plus de trois nuits,
Se bat notre Triassilo.
Du Liman jusqu'à Troubaïl
Le champ est couvert de cadavres.
Le Cosaque est à bout de force,
Il est bien triste, le Cosaque,
Alors que jubile déjà
Cet horrible Konicpolski (5)
Qui convie toute sa noblesse
Pour se réjouir et festoyer.
Tarass rassemble ses Cosaques,
Lui, c'est pour demander conseil :
« Atamans, vous, mes camarades,
« Vous, mes frères, vous, mes enfants,
« Qu'allons nous faire maintenant ?
« Les Polonais fêtent déjà
« Notre débâcle. » — « Qu'ils la fêtent
« Tout à leur aise, les maudits,

(5) Konicpolski Stanislaw (1591-1648). Hetman de la couronne, commandant en chef de l'armée royale polonaise.

« Avant que le soleil se couche,
« La mère nuit porte conseil,
« Le Cosaque retrouvera
« Avant longtemps le Polonais. »
Derrière les monts, le soleil
S'est courbé, les étoiles brillent ;
Les Cosaques comme un nuage
Ont encerclé les Polonais.
Lorsqu'au milieu du firmament
La lune se fut élevée,
Tout à coup le canon gronda,
Les Polonais se réveillèrent
Mais impossible de s'enfuir !
Les Polonais se réveillèrent,
Mais ils ne se levèrent pas.
Lorsque le soleil apparut
Les Polonais jonchaient la terre.
Alta, qui maintenant ressemble
A la vipère rouge, porte
La nouvelle, afin que l'on voie
Les corbeaux s'envoler aux champs,
Déchiqueter les Polonais.
S'abattirent les corbeaux noirs
Pour réveiller ces grands seigneurs.
Les Cosaques se réunissent,
Chantent les louanges de Dieu
Et croassent les corbeaux noirs
Pendant qu'ils arrachent les yeux,
Pendant que chantent les Cosaques
En l'honneur de cette nuit-là,
En l'honneur de la nuit sanglante
Qui fit la gloire des Cosaques
Et qui berça les Polonais

Au long de leur dernier sommeil.
La tombe aujourd'hui devient noire
Dans les champs près de la rivière ;
Là où coula le sang cosaque
Pousse au contraire une herbe verte.
Maintenant sur la tombe noire
Le corbeau croasse de faim...
De ses anciens chefs le Cosaque
Se souvient, se souvient et pleure. »
Le kobzar maintenant s'est tu,
Il est triste, ses mains ne peuvent
Plus toucher à son instrument.
Autour de lui garçons et filles
Essuyent leurs larmes. Lui s'en va.
Et de tristesse il recommence
A jouer tout en s'en allant.
Tout autour de lui les garçons
Bientôt se mettent à danser.
Il leur dit : « Qu'il en soit ainsi !
« Restez, enfants, au coin du feu,
« Moi je m'en vais au cabaret,
« Je vais y retrouver ma femme
« Et nous allons y boire ensemble.
« Je rirai de mes ennemis. »

St-Petersbourg
1839.

FORÇAT

ALORS que je vagabondais
A l'étranger, longeant l'Ilek, (1)
Je rencontraï un très vieil homme.
Ce vieillard était un pays,
Un forçat et mort à demi
Sous les tortures endurées.
On se rencontra dans les champs
Un dimanche, on causa longtemps.
Le vieil homme se souvenait
De la sainte Volyne, au temps
Qu'il était jeune encore et libre,
De ce qu'il avait fait jadis.
Nous nous sommes assis dans l'herbe
Près d'un rempart, avons parlé,
Nous sommes fait des confidences.
« Une longue vie, dit le vieux.
« Tout vient de Dieu, tout de Dieu seul !
« L'homme est bête et ne peut rien faire

(1) Ilel (ou Elek) : rivière du Kazakstan, affluent de l'Oural.

« Par lui-même. Comme tu vois,
« Moi j'ai pour rien ruiné ma vie,
« Mais pourtant je ne me plains pas,
« Ne demande rien à personne.
« Ainsi mon fils, mon seul ami,
« Je mourrai loin de mon pays,
« Mourrai privé de liberté. »
Le vieux forçat pleurait tout bas,
Mon frère aux cheveux gris pleurait.
Tant que l'espoir dans ta mesure
Vit encor, ne le chasse pas !
Qu'il vive ! Que parfois l'espoir
Réchauffe ta mesure vide.
Les pleurs de la consolation
Couleront de tes yeux vieillis
Et le cœur, baigné de ces pleurs,
Reposera, s'envolera
Depuis les pays étrangers
Jusque dans ton pays natal.
« Bien des choses n'existent plus,
« De l'eau a coulé dans l'Ikva, (2)
« Dit le vieux. Là-bas sur les bords
« De l'Ikva était un village ;
« Dans ce village j'ai grandi
« Pour mon malheur et pour ma perte.
« Oh ! ma misérable fortune !
« Notre vieille maîtresse avait
« Deux jeunes seigneurs de mon âge.
« Elle me prend dans son château
« Pour qu'ils s'amuse avec moi.
« Ils grandissaient, ils grandissaient

(2) Ikva : rivière en Volynie, région d'Ukraine.

« Tous deux comme de jeunes chiens.
« Ils me mordaient, ces petits, moi,
« D'autres camarades aussi.
« Enfin, on commence un beau jour
« A leur apprendre à lire, à écrire
« Et moi, pour mon plus grand malheur,
« J'apprenais en même temps qu'eux.
« Ces études pour moi ce fut
« Des larmes et du sang. Pourquoi
« Nous apprendre à nous l'écriture,
« A nous que l'on vendait moins cher
« Qu'un chien de seigneur ? Un esclave
« Ne doit savoir que prier Dieu,
« Trébucher après la charrue,
« Il ne doit savoir rien de plus,
« Puisque c'est son destin à lui.
« Je grandissais et j'apprenais .
« Je demande la liberté
« A ma maîtresse, elle refuse,
« La maudite, et ne veut non plus
« Que je parte comme soldat.
« Alors que faire dans ce monde ?
« Je revins donc à la charrue
« Alors que les jeunes seigneurs
« Entraient à la Garde Impériale.
« Et ce fut de dures années
« Que celles-là ! Pénible époque !
« Je travaillais à la charrue,
« Je n'étais qu'un pauvre orphelin.
« Et chez les voisins travaillaient
« Comme bonne une jeune fille.
« Et moi... Oh ! destin malheureux,
« Oh ! mon Dieu, c'était une enfant.

« Elle... mais ce n'est pas à nous
« A juger tes actions, o Dieu !
« Ainsi donc cette enfant grandit
« Pour mon malheur et pour ma perte.
« Et je n'eus même pas le temps
« De l'admirer et je pensais
« L'épouser, être heureux et vivre
« Louant les gens et louant Dieu.
« Ce qui fut au lieu de cela !
« On acheta des victuailles,
« On tirait déjà de la bière.
« Seulement le sort refusa
« Qu'on la boive, nous, cette bière...
« Le vieux galant de la maîtresse
« Vola le festin, but la bière
« Déshonora la fille... Assez !
« Du temps est passé, oublions,
« Il ne faut plus s'en souvenir.
« Rien n'en reste, tout est fini...
« Je quittai les champs, la charrue,
« La chaumière, et le potager,
« J'abandonnai tout... mais le diable
« Me conseilla de travailler
« A la commune comme scribe.
« Un an, comme-ci, comme-ça,
« S'écoula. Moi je scribouillais
« Et je me faisais des amis
« Parmi les hommes, de bons gars.
« Une année encor s'écoula.
« L'été suivant sont revenus
« Les jeunes seigneurs, fiancés,
« Se sont installés au château.
« Ils se promènent, jouent aux cartes

« En attendant le mariage.
« Ils débauchent pendant ce temps
« Les jeunes filles du village,
« Rien d'étonnant, c'est des seigneurs.
« Et nous aussi, tout le village,
« Nous attendons qu'on les marie.
« Ce fut fait à la Trinité
« Dans la chapelle du château,
« Dans la chapelle catholique.
« Les seigneurs étaient polonais.
« Dieu lui-même ne vit jamais
« Rien de plus beau sur cette terre
« Que ces couples de mariés.
« Aux sons d'une belle musique
« Ils revenaient accompagnés
« Depuis l'église vers leurs chambres
« Qu'on venait de remettre à neuf
« Quand nous les avons rencontrés,
« Des jeunes princes, des seigneurs,
« Avec les jeunes mariés,
« Et les avons tous égorgés.
« La noce baigna dans le sang.
« Aucun de tous ces catholiques
« Ne se sauva, ils furent tous
« Abattus comme des pourceaux
« Dans la boue puante. Et nous autres,
« Après avoir tout achevé,
« Sommes partis à la recherche
« De notre nouvelle maison
« Et bientôt nous l'avons trouvée.
« Elle était cette chambre verte
« Dans les prés, la sombre forêt,
« Les steppes, les ravins profonds.

« C'était partout notre maison,
« Il y avait assez de place
« Pour s'amuser, se reposer.
« Je fus désigné comme chef.
« Ma famille allait augmentant,
« Atteignait déjà la centaine.
« Ainsi que celui des porceaux
« Le sang coulait. J'égorgeais tout
« Ce qui portait nom de seigneur.
« Je n'avais aucune colère
« Et non plus de miséricorde.
« C'était ainsi, je ne savais
« Moi-même ce que je voulais.
« Je marchais avec des couteaux,
« Pendant trois ans je suis allé
« Comme ferait un boucher ivre
« Et je m'habituais à tout,
« Aux pleurs, au sang, à l'incendie.
« Il m'est arrivé de jeter
« Du bout de ma pique un enfant
« Dans le feu comme une grenouille,
« D'attacher une demoiselle
« Au visage blanc sur la croupe
« D'un cheval et de le chasser
« En pleine steppe... Il m'arrivait...
« Il m'en arrivait tellement...
« Tout cela me devint odieux ;
« La tête de plus en plus lourde,
« Il me devenait difficile
« De passer mon temps dans les bouges...
« Je voulais me couper la gorge
« Pour mettre fin à cet état.
« Et je l'aurais certes fait, mais

« Un miracle se produisit,
« Un miracle étrange se fit
« En moi, le barbare inhumain.
« Or, le jour commençait à poindre
« Juste au moment où je sortais
« De la forêt de Brovary
« Portant dans ma botte un couteau
« Avec lequel m'ouvrir la gorge.
« Je vois notre Kiev, grande et sainte,
« Comme suspendue dans le ciel ;
« Ses cathédrales, ses églises
« Brillent comme un miracle, ont l'air
« De s'entretenir avec Dieu.
« Je regardais, d'admiration
« Je me pâmais, alors les cloches
« De Kiev se mirent à sonner
« Tout bas... Comme elles font aux cieux.
« O mon Dieu, mon Dieu bien-aimé,
« Dieu merveilleux ! Et je pleurais
« Et j'ai pleuré jusqu'à midi
« Et je me suis senti si bien,
« J'étais comme régénéré.
« Alors la tristesse a fondu
« Et n'a laissé aucune trace.
« Autour de moi je regardai,
« Je fis le signe de la croix
« Et je me dirigeai vers Kiev
« Doucement pour prier les saints
« Et pour entendre la sentence
« De la justice des humains. »

*Forteresse d'Orsk, 1848.
St-Petersbourg, 1858.*

LA FOLLE

IL mugit et gémit, le large Dniepr ;
Au-dessus de lui hurle un vent puissant
Qui courbe jusqu'à terre les grands saules,
Soulève les flots, on dirait des monts.
A cette heure-là la lune encore pâle,
Sortait un peu de derrière un nuage
Comme une nacelle dans la mer bleue
Qui tantôt émerge et tantôt s'enfonce.
Les troisièmes coqs n'avaient pas chanté,
Personne encore ne faisait de bruit ;
Dans le bosquet s'appelaient les hulottes
Et de temps en temps le frêne grinçait. (1)

Alors au pied de la colline
Près du bosquet qui se distingue,
Tache noire au-dessus de l'eau,
Erre quelque chose de blanc,

(1) Les douze premiers vers de LA FOLLE sont très connus en Ukraine ; isolés de la suite du poème, ils sont devenus une chanson populaire.

Peut-être une petite ondine
Sortie chercher sa mère ou bien
Attendant un jeune Cosaque
Qu'elle chatouillerait à mort.
Ce n'est pas une ondine errante,
C'est une fille jeune et folle
Qui ne sait pas ce qu'elle fait :
La sorcière l'ensorcela
Pour qu'elle se languisse moins,
Pour qu'à minuit errant ainsi
Elle attende tout en dormant
Son jeune Cosaque parti
L'année passée et qui promet
De revenir, mais il se peut,
Il se peut bien qu'il ait péri.
Ce n'est pas par un taffetas
Qu'ont été recouverts les yeux
Du Cosaque et, son blanc visage,
Il n'aura pas été lavé
Par les pleurs de la jeune fille :
Un aigle arracha les yeux bruns
A coups de bec, à l'étranger ;
Son corps fut mangé par les loups.
Tel fut le sort de ce Cosaque.
C'est en vain que la jeune fille
L'attend, le cherche chaque nuit
Son bien-aimé aux sourcils noirs
Ne viendra pas la saluer ;
Il ne défera pas sa natte,
Ne lui nouera pas son fanchon.
Pas dans un lit, dans une bière,
Et seule, elle se couchera.

Tel est son sort... Oh ! Dieu très bon, pourquoi si jeune
La punis-tu ? Serait-ce pour avoir aimé
Aussi fort les yeux du Cosaque ? A l'orpheline
Pardonne, o Dieu ! Qui d'autre pouvait-elle aimer ?
Seule comme un oiseau dans un pays lointain,
Elle n'a pas de père, elle n'a pas de mère.
Accorde-lui meilleur destin, elle est si jeune.
Sinon, indifférents, les gens se moqueront.
Est-ce que la colombe est coupable d'aimer
Et son pigeon d'être tué par le faucon ?
Elle est triste, roucoule et languit dans le monde
Et vole, cherche et croit qu'il ne s'est qu'égaré.
La colombe est heureuse ; elle vole très haut,
Monte vers Dieu lui demander son bien-aimé.
A qui le demandera-t-elle, l'orpheline ?
Qui lui dira, qui donc sait où son bien-aimé
Est à passer ses nuits : dans un sombre bosquet,
Abreuvant son cheval au Danube rapide
Ou bien avec une autre et c'est celle qu'il aime ?
Elle, déjà, sa bien-aimée aux sourcils noirs,
Est oubliée. Si elle avait des ailes d'aigle,
Elle aurait recherché partout son bien-aimé,
L'aurait trouvé, même au-delà de la mer bleue.
Et s'il était vivant, elle l'aurait aimé,
Aurait étranglé l'autre, et s'il ne l'était plus,
Elle l'aurait suivi dans sa fosse de mort.
Car le cœur aime ainsi qu'il ne peut partager.
Il voudrait ce que Dieu ne nous accorde pas :
Pour ne jamais souffrir, il voudrait ne pas vivre.
La chanson dit : « Afflige-toi », pousse au chagrin.
Oh Dieu très bon, c'est ainsi qu'est ta volonté,
Mais tel est son bonheur, tel est son sort.

La jeune fille continue
D'aller, de venir sans un souffle.
Il ne bruit plus le large Dniepr,
Le vent a chassé les nuages,
Il est allé près de la mer
Se coucher pour se reposer,
Tandis qu'au ciel la lune brille
Au-dessus de l'eau, du bosquet.
alentour règne le silence.
Tout à coup émergent du Dniepr
En riant de petits enfants
Et crient : « Allons nous réchauffer.
« Le soleil déjà s'est levé ».
(Ils sont nus, ce sont des fillettes
Qui portent des nattes de laiche.)

.....

« Etes-vous toutes là ? » —
Leur crie la mère, « Allons
« Chercher notre souper,
« Réchauffons-nous, jouons,
« Chantons une chanson :
« Hou ! Hou !
« Esprit, esprit de paille !
« Ma mère m'enfanta,
« Puis elle me coucha,
« Ne me baptisa pas.
« Lune !
« O notre colombe !
« Viens souper avec nous !
« Un Cosaque est dans les roseaux,
« A la main un anneau d'argent,
« Tout jeune avec des sourcils noirs.

« C'est hier que nous l'avons trouvé,
« Un Cosaque dans la chênaie,
« Brille plus longtemps sur la plaine
« Que nous puissions nous amuser,
« Pendant que volent les sorcières,
« Tant que les coqs ne chantent pas.
« Eclaire-nous... Tiens ! Quelque chose
« Qui se promène. La voici
« Sous le chêne, mais que fait-elle ?
« Hou ! Hou !
« Esprit, esprit de paille !
« Ma mère m'enfanta,
« Puis elle me coucha,
« Ne me baptisa pas. »

Et les ondines de rire...
Le bosquet en retentit,
Vacarme, des cris perçants
Comme ferait une bande
Qui partirait à l'attaque.
Et comme des forcenées
Elles accourent au chêne ;
Rien ! Les ondines s'arrêtent
Regardent, voient quelque chose
Qui grimpe le long du tronc
Et monte jusqu'au sommet.
C'était notre jeune fille,
Somnambule parce que
La sorcière lui donna
Cette sorte de folie.
Elle est montée tout en haut,
Elle est là sur une branche...
De douleur le cœur se serre !

Elle de tous côtés
Regarde et bientôt descend.
Sous le chêne les ondines
En silence l'attendaient,
Ont saisi la malheureuse
Et l'ont chatouillée à mort
Et pendant longtemps, longtemps
Ont contemplé sa beauté.

Les troisièmes coqs ont chanté,
Les ondines plongent dans l'eau,
On entend chanter l'alouette
Le rossignol et le coucou.
Au-dessus du bosquet la lune
Se déplace ; le ciel s'empourpre
Là-haut derrière la colline ;
Quelque part chante un laboureur.
Au-dessus de l'eau le bosquet
Se détache en noir ; autrefois
Y sont venus des Polonais.
Les tertres qui servent de tombe
Bleuissent au-dessus du Dniepr ;
Un bruissement court la chénaie
Et les osiers touffus murmurent.
La jeune fille dort toujours
Sous le chêne près du sentier.
Evidemment elle dort bien,
Sinon n'entendrait-elle pas
Le coucou chanter dans le chêne
Et ne compterait-elle pas
Ce qui peut lui rester à vivre ?
Sans doute elle s'est endormie,
Elle dort très profondément.

Pendant ce temps-là le Cosaque
Sort de la chênaie ; son cheval,
Un cheval noir, marche avec peine.
« Tu tombes de fatigue, ami !
« Va ! nous allons nous reposer
« Aujourd'hui car non loin d'ici
« Se trouve déjà la chaumière
« Où demeure une jeune fille
« Qui pour nous ouvrira sa porte.
« Mais il se pourrait que déjà
« Pour un autre elle l'ait ouverte.
« Plus vite, mon cheval, plus vite !
« Hâte-toi de rentrer chez nous ! »
Le cheval noir est fatigué,
Il ne cesse de trébucher.
Le cœur du Cosaque, on dirait,
Est serré par une vipère.
« Voilà le chêne au lourd feuillage.
« C'est Elle ! Dieu ! Elle ! regarde,
« Qui m'attendant s'est endormie,
« Ma colombe aux ailes bleu-noir. »
Il descend de cheval, s'approche :
« Mon Dieu ! » et l'appelle, et l'embrasse,
Mais tout cela ne sert à rien.
« Pourquoi nous avoir séparés ? »
Alors éclate un rire fou.
Il part, il crie, prend son élan,
De sa tête cogne le chêne.

Les jeunes filles vont aux champs,
Vont à la moisson en chantant
Les adieux d'un fils à sa mère,

Le combat des Tatars la nuit.
Elles avancent, tout à coup
Sous le chêne vert aperçoivent
Un cheval mourant de fatigue
Et voient gisant auprès de lui
Une jeune fille, un Cosaque
Tout jeune aussi. Elles s'approchent,
A vrai dire plutôt curieuses,
Mais aussi pour leur faire peur,
S'approchent donc à pas de lous,
Mais quand elles voient qu'il est mort
La panique aussitôt les prend.

Les jeunes filles se rassemblent
Toutes elles essuient leurs larmes,
Aussi les garçons se rassemblent,
Se mettent à creuser des fosses.
Les popes avec leurs bannières
Arrivent pendant que les cloches
Commencent à sonner. Ils sont
Tous venus pour les enterrer
Ainsi que la loi le prescrit.
Deux tombes furent élevées
Dans le seigle, au bord du chemin.
Personne à pouvoir demander :
Pourquoi ces deux ont-ils péri ?
Dans la terre où git le Cosaque
On planta platane et sapin,
Au-dessus de la jeune fille
Un obier rouge fut planté.
Le rossignol et le coucou
Viennent chanter au-dessus d'eux.

Chaque nuit vient le rossignol,
Chante jusqu'à ce que la lune
Se lève et sortent les ondines
Du fleuve pour se réchauffer.

Saint-Petersbourg
1837 (?).

MES PENSEES, MES PENSEES

Mes pensées, mes pensées,
Vous m'en donnez du mal.
Pourquoi vous êtes-vous
Rangées sur le papier
En si tristes colonnes ?
Pourquoi donc dans la steppe
Le vent ne vous a-t-il
Eparpillées ainsi
Que des grains de poussière ?
Et pourquoi le malheur
Ne vous endort-il pas
Comme son propre enfant ?

Car le malheur vous a donné le jour afin
De se moquer de vous. Puisque ce sont les larmes
Qui vous ont arrosées, alors pourquoi ces larmes
Ne vous ont-elles pas noyées, ô mes pensées,
Emportées dans la mer, détrempées dans les champs ?
On ne me demanderait pas pourquoi je souffre

Et maudis mon destin et languis dans ce monde.
« C'est bon !... c'est bon !... » On ne m'aurait pas dit ces mots
Pour se moquer... Mes fleurs, mes enfants ! Ah ! pourquoi
Vous aimais-je, pourquoi prenais-je soin de vous ?
Y a-t-il un seul cœur au monde pour pleurer
Comme avec vous je pleure ? Peut-être il en est un
Peut-être qu'il se trouve un cœur de jeune fille,
Des yeux bruns pour pleurer
Parce que ces pensées...
Moi, je ne le veux plus.
Ah ! si de ces yeux bruns
J'arrachais une larme,
Je serais pour de bon
Le seigneur des seigneurs...

Mes pensées, mes pensées
Vous m'en donnez du mal.

Pour des yeux bruns, des sourcils noirs,
Le cœur s'envolait et riait,
Le cœur s'épanchait en paroles,
S'épanchait comme il le pouvait,
Il s'épanchait pour des nuits noires,
Pour une verte cerisaie,
Des caresses de jeune fille...
Mais pour les steppes, pour les tombes
Qui couvrent la terre d'Ukraine
Le cœur ne voulait plus chanter,
En exil le cœur se serrait.
Dans la neige, dans la forêt,
Il ne voulait pas rassembler
Les nombreux Cosaques portant

Bannières, bâtons d'ataman,
Pour venir et tenir conseil...
NON ! que les âmes des Cosaques
Restent en Ukraine, là-bas,
Où le pays est vaste et gai...
Comme est la liberté perdue,
Là-bas le Dniepr est aussi large
Qu'une mer, la steppe est sans fin,
Là-bas les porogues mugissent,
Les tombes sont comme des monts.
C'est là que naquit et vécut
La liberté pour les Cosaques,
C'est là qu'elle a couvert les champs
Avec des seigneurs polonais
Aussi bien qu'avec des Tatars.
A couvert les champs de cadavres
Jusqu'à ce que le sol soit froid...
Elle s'est couchée, se repose...
La tombe entretemps s'éleva,
Au-dessus d'elle un aigle noir
Plane et vole pour la garder.
Les kobzars reprennent, racontent
Son histoire dans les chansons,
Racontent les anciennes gestes.
Ils sont habiles dans leur art,
Les kobzars aveugles...

Mais moi,
Mais moi je ne sais que pleurer,
Verser des larmes sur l'Ukraine
Et quant aux mots, je n'en ai plus.
Oh ! le malaheur, qu'il disparaisse !

Qui donc ne l'a pas éprouvé ?
Et pour celui-là qui contemple
Avec son âme les humains,
Ce qu'il trouve c'est un enfer
Sur cette terre. Quant aux cieux !...

Ce ne sont pas les plaintes
Qui changeront mon sort
Envié par personne.
Que dure la misère
Et je la garderai
Et je la cacherai
Sur mon cœur, la vipère,
Pour que mes ennemis
Ne puissent voir comment
Le sort de moi se moque.
Que ma pensée s'envole,
Que ma pensée croasse,
Que ce soit en cachette
Que mon cœur chante et pleure
Comme le rossignol !
Ils ne les verront pas,
N'en riront pas les hommes,
N'essayez pas mes larmes,
Qu'elles coulent, arrosent,
Cette terre d'exil
Chaque jour, chaque nuit,
Jusqu'à ce que les popes
Enfouissent mes yeux
Dans le sable étranger !
Voilà... que puis-je faire ?
Inutile tristesse !

Que Dieu punisse qui voudrait
Envier son sort à l'orphelin.

Mes pensées, mes pensées,
O mes fleurs, mes enfants,
Que ferais-je de vous
De qui j'ai tant pris soin ?
Allez donc en Ukraine,
Enfants, dans notre Ukraine.
Comme les orphelins
Vous longerez les baies.
Quant à moi, c'est ici
Qu'il me faudra mourir.
Vous trouverez là-bas
Une vraie affection
Et des paroles tendres,
Vous trouverez là-bas
La vérité sincère,
Qui sait, même la gloire...

Ma mère, mon Ukraine,
Accueille-les chez toi
Mes candides enfants
Comme ton propre enfant.

Saint-Petersbourg
1839

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Couverture : Autoportrait daté de 1847.

Tarass Chevtchenko par lui-même vers 1840	32 ¹
Chaumière des parents du poète. Crayon daté de 1843	32 ²
Conseil judiciaire au village. Eau-forte de 1844	64 ¹
Peinture à l'huile illustrant le poème « Catherine ». 1842 ..	64 ²
Illustration au sépia faite pour le poème « Une Aveugle » ..	64 ³
Vue de Kiev. Eau-forte de 1844	64 ⁴
Aquarelle de 1841 : « La Bohémienne »	96 ¹
Fortification de Raïm en Kazaquie, aquarelle de 1848	96 ²
Paysage. Aquarelle de 1848	96 ³
Prisonnier fouetté. Encre de 1856	96 ⁴
Tarass Chevtchenko en 1861. Huile	128 ¹
Tombeau de Chevtchenko à Kanev	128 ²

TABLE

VIE ET ŒUVRES DE TARASS CHEVTCHENKO	7
TARASS CHEVTCHENKO, par GUILLEVIC	17
TARASS CHEVTCHENKO, par Maxime RILSKY et Alexandre DEITCH	29

CHOIX DE TEXTES

Testament	69
<i>Pourquoi, champ vert...</i>	71
<i>Le soleil s'en va...</i>	73
<i>Et le ciel n'est pas lavé</i>	74
A Likeria	75
<i>Le jour passe et la nuit passe...</i>	77
<i>Je ne vais pas mal, Dieu merci...</i>	78
<i>Oh ! vous les hommes...</i>	80
L'hymne des nonnes	82
<i>J'allais avoir treize ans...</i>	84
Ça m'est bien égal	87
Sous les cerisiers	89
<i>Oh ! les trois chemins...</i>	90
Monde serein, monde paisible	92

A N. Kostomarov	93
<i>Si nous nous étions revus...</i>	95
Le prophète	97
Si vous saviez, jeunes seigneurs	99
A ma sœur	103
Songe	105
<i>N'est-il pas temps, mon amie...</i>	107
<i>On te disait...</i>	111
<i>N'épouse jamais une femme riche...</i>	113
Les nuits d'une jeune fille	114
Perebendia	116
Caucase	121
Gamalia	129
Fleur de lys	137
Un moine	141
Un fou	146
La nuit de Tarass	150
Forçat	156
La folle	163
Mes pensées, mes pensées	172
TABLE DES ILLUSTRATIONS	177

ACHEVE D'IMPRIMER
POUR LE COMPTE DES
ÉDITIONS PIERRE SEGHERS
SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE
DE SARCELLES (S.-&O.)

N° d'imprimeur : 358

N° d'éditeur : 1.277

Dépôt légal 2^e trimestre 1964

Dans la même collection

- | | | |
|------------------------|-----------------------|-----------------------|
| 1. PAUL ELUARD | 38. PAUL VERLAINE | 75. ANTONIO MACHADO |
| 2. A R A G O N | 39. EDGAR POE | 76. PAUL FORT |
| 3. MAX JACOB | 40. PABLONERUDA | 77. FRANÇOIS MAURIAC |
| 4. JEAN COCTEAU | 41. RENE GUY CADOU | 78. BENJAMIN PERET |
| 5. HENRI MICHAUX | 42. P.-J. TOULET | 79. DE LA TOUR DU PIN |
| 6. LAUTREAMONT | 43. BERTOLT BRECHT | 80. RABIND. TAGORE |
| 7. F. G. LORCA | 44. GUILLEVIC | 81. LEOPARDI |
| 8. APOLLINAIRE | 45. MAX ELSKAMP | 82. L. SEDAR SENGHOR |
| 9. WALT WHITMAN | 46. DESBORDES-VALMORE | 83. LOUIS EMIE |
| 10. PAUL CLAUDEL | 47. CHARLES CROS | 84. ANDRE SPIRE |
| 11. BLAISE CENDRARS | 48. PIERRE JEAN JOUVE | 85. AIME CESAIRE |
| 12. ARTHUR RIMBAUD | 49. JEAN FOLLAIN | 86. LUCIEN BECKER |
| 13. FRANCIS CARCO | 50. YVAN GOLL | 87. MAETERLINCK |
| 14. R. M. RILKE | 51. PAUL VALERY | 88. LOYS MASSON |
| 15. SUPERVIELLE | 52. N O R G E | 89. MARIE NOEL |
| 16. ROBERT DESNOS | 53. ANDRE SALMON | 90. LIONELLO FIUMI |
| 17. O. V. DE L. MILOSZ | 54. POUCHKINE | 91. L. DE VILMORIN |
| 18. ANDRE BRETON | 55. EMILY DICKINSON | 92. DYLAN THOMAS |
| 19. LEON-PAUL FARGUE | 56. ALFRED DE MUSSET | 93. LEO FERRE |
| 20. FRANCIS JAMMES | 57. MAURICE FOMBEURE | 94. STEPHANE MALLARME |
| 21. GERARD DE NERVAL | 58. PHILIPPE SOUPAULT | 95. FRANCIS PONGE |
| 22. RENE CHAR | 59. NIETZSCHE | 96. FRANZ HELLENS |
| 23. TRISTAN CORBIERE | 60. CHARLES PEGUY | 97. J. S. PONS |
| 24. ALFRED JARRY | 61. ALEXANDRE BLOK | 98. J.R. JIMENEZ |
| 25. PIERRE REVERDY | 62. JOE BOUSQUET | 99. GEORGES BRASSENS |
| 26. PIERRE MAC ORLAN | 63. BORIS PASTERNAK | 100. VALERY LARBAUD |
| 27. VICTOR HUGO | 64. HENRI HEINE | 101. G. D'ANNUNZIO |
| 28. SAINT - POL - ROUX | 65. E S S E N I N E | 102. VICTOR SEGALEN |
| 29. LEWIS CARROLL | 66. ANTONIN ARTAUD | 03. GABRIELA MISTRAL |
| 30. JULES LAFORGUE | 67. PIERRE EMMANUEL | 04. TUDOR ARGHEZI |
| 31. CHARLES BAUDELAIRE | 68. FREDERIC MISTRAL | 05. MIGUEL HERNANDEZ |
| 32. TRISTAN TZARA | 69. CHARLES VILDRAC | 06. MAX-POL FOUCHET |
| 33. JULES ROMAINS | 70. PAUL GILSON | 107. MOHAMMAD IQBAL |
| 34. VERHAEREN | 71. JEAN ROUSSELOT | 108. GEORG TRAKL |
| 35. SAINT-JOHN PERSE | 72. RAYMOND QUENEAU | 109. JEAN TARDIEU |
| 36. HOLDERLIN | 73. FERNANDO PESSOA | |
| 37. ANDRE FRENAUD | 74. JEHAN RICTUS | |

